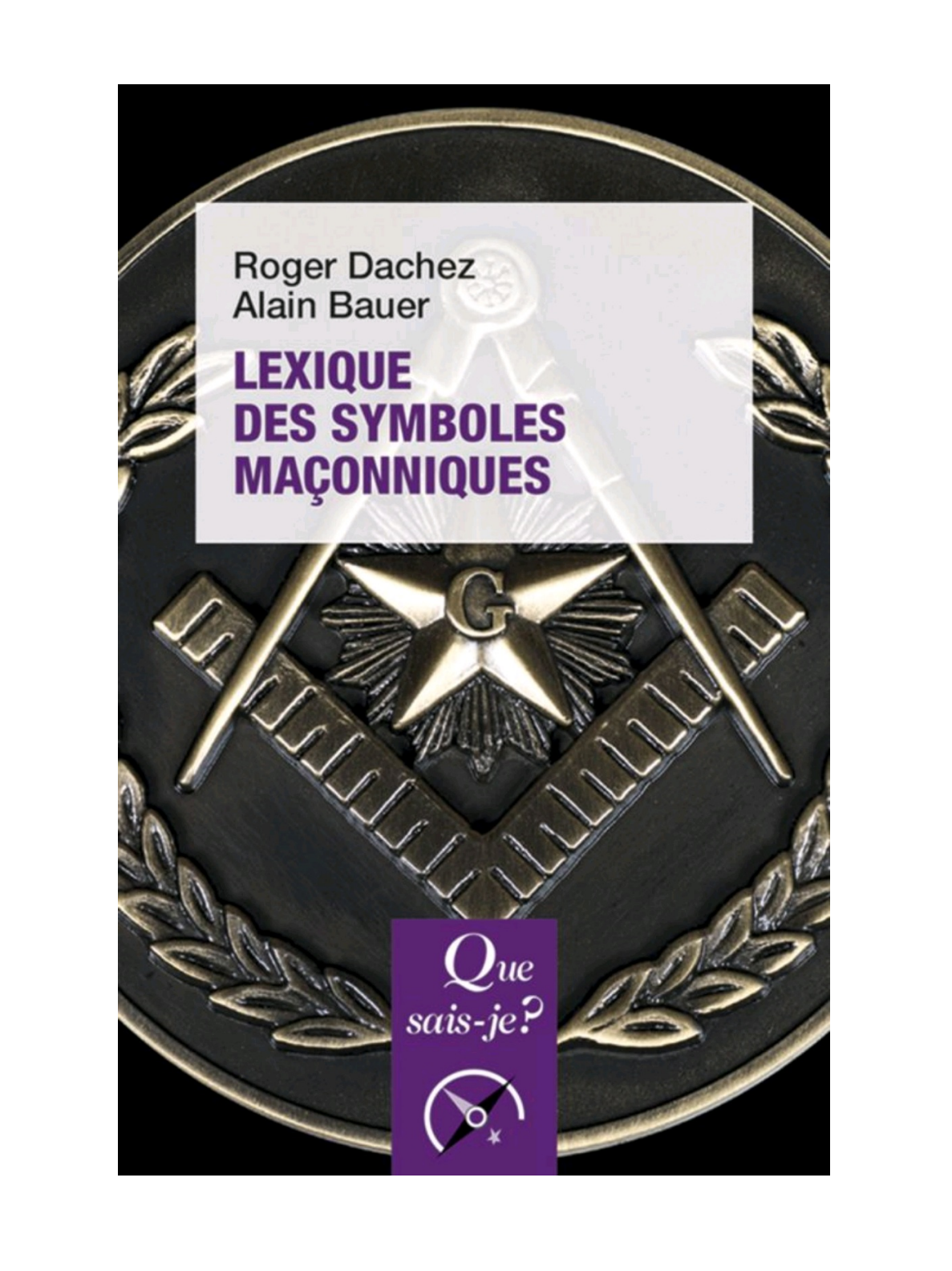




Roger Dachez
Alain Bauer

**LEXIQUE
DES SYMBOLES
MAÇONNIQUES**

*Que
sais-je?*



Roger Dachez
Alain Bauer

LEXIQUE DES SYMBOLES MAÇONNIQUES

*Deuxième édition mise à jour
7^e mille*

*Que
sais-je?*

À lire également en
Que sais-je ?

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Luc Benoist, *Signes, symboles et mythes*, n° 1605.

Baudouin Decharneux, Luc Nefontaine, *Le symbole*, n° 3365.

Michel Feuillet, *Lexique des symboles chrétiens*, n° 3697.

Alain Bauer, Roger Dachez, *Les 100 mots de la franc-maçonnerie*, n° 3799.

Roger Dachez, Alain Bauer, *La franc-maçonnerie*, n° 3993.

ISBN 978-2-13-079519-3

ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2014

2^e édition : 2017, mars

© Presses Universitaires de France / Humensis, 2017

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

INTRODUCTION

D'où viennent les symboles maçonniques ?

« Ici, tout est symbole... » Telle est l'une des formules les plus souvent entendues dans les loges maçonniques. Autant dire que rien, ou presque, n'est insignifiant dans la décoration, l'agencement, la disposition d'une loge maçonnique, tout comme dans les décors dont se revêtent les francs-maçons ou les termes utilisés dans les rituels. Ainsi, la franc-maçonnerie offre à ses adeptes un univers de signes matériels ou sonores, de figures, d'objets ou de mots, qui sont tous dotés d'un sens moral ou spirituel.

Il convient ici de dissiper une erreur commune : il y aurait des symboles spécifiques, particuliers au monde des loges et produits exclusivement à l'usage des francs-maçons. En réalité, rien n'est plus faux. La plupart des symboles dits « maçonniques » – sinon presque tous – proviennent de sources diverses, souvent fort anciennes dans la culture occidentale, et surtout étrangères au monde des guildes ouvrières et des corporations artisanales.

Au-delà d'un prétendu « enseignement secret » des bâtisseurs, il faut donc rappeler qu'il y a eu, tout au long du Moyen Âge, une théologie symbolique gravée dans la pierre de presque tous les édifices religieux, car il existait alors une grille d'interprétation de l'Écriture sainte : la pensée typologique, laquelle n'était, dans son principe, que l'application du symbolisme à l'histoire. Cette pensée a laissé en héritage, comme l'ont montré depuis longtemps les toujours passionnantes études d'Émile Mâle¹, une véritable Bible de pierre dont les

innombrables figures sculptées, en un temps où presque personne ne savait lire, répondaient à des normes précises laissant peu de place à la fantaisie des artistes et reposaient sur une analyse à la fois pénétrante, fidèle et didactique de la doctrine chrétienne dont les églises, et plus encore les cathédrales, devaient être des livres ouverts. Dans ce maquis de symboles, les triangles, par exemple, abondaient pour renvoyer à la Trinité, tandis que parmi les attributs traditionnels des saints, permettant de les identifier à coup sûr, on pouvait notamment reconnaître fréquemment l'équerre (Jacques le Mineur, Matthieu, Thomas l'Apôtre, Joseph le Charpentier).

Une autre étape remarquable dans ce développement est incontestablement la pensée de la Renaissance. Celle-ci a clairement attribué à l'architecture une signification nouvelle et contribué à faire émerger un type intellectuel nouveau, celui de « l'Architecte ». Reprenant la tradition vitruvienne, remontant au I^{er} siècle de notre ère, qui avait déjà fait de l'architecte un homme au savoir universel et aux talents multiples, les auteurs les plus influents de la Renaissance ajouteront à ce portrait idéal leur touche finale, tel le célèbre architecte français Philibert de L'Orme. D'autres, comme Serlio, apporteront même des indications plus précises, en décrivant dans leurs ouvrages ce que l'on doit considérer comme une interprétation symbolique des Ordres de l'architecture.

La mutation intellectuelle de la Renaissance, dans le domaine de l'architecture, présente un intérêt qui dépasse singulièrement, on le voit, le seul domaine de l'histoire de l'art et des techniques. Il est troublant de repérer ainsi les éléments d'un discours spéculatif reposant sur l'architecture, tant la similitude est grande avec ce qui sera plus tard, vers la fin du XVII^e siècle, la méthode symbolique de la franc-maçonnerie spéculative.

Le climat intellectuel de la Renaissance fut donc incontestablement le creuset au sein duquel, en dehors, soulignons-le encore, de toute connexion directe avec le métier de maçon, s'élabora une pensée fondée sur les correspondances analogiques dans le domaine moral ou spirituel. On ne peut ici que citer, en insistant sur l'intérêt majeur de cette mention, l'abondante littérature des *emblemata*, ces planches énigmatiques, dépourvues de commentaire, qui

remplirent de très nombreux ouvrages tout au long du XVI^e siècle, et encore au XVII^e siècle. L'exercice proposé dans ces *emblemata*, d'une méditation, d'une intériorisation d'un message crypté – où, au hasard des vignettes, on trouve de nombreux « futurs symboles maçonniques » (compas, équerre, fil à plomb) –, est à n'en pas douter une autre préfiguration surprenante de la méthode intellectuelle qu'adoptera la première maçonnerie spéculative.

Dans le même ordre d'esprit, on doit rappeler l'importance, soulignée par les beaux travaux dus à F. Yates, de « l'art de la mémoire », cette méthode héritée de l'Antiquité, redécouverte au Moyen Âge et permettant aux orateurs d'imprimer dans leur esprit les méandres de leurs discours en les identifiant mentalement aux pièces d'une demeure idéale qu'ils parcouraient en esprit tout en parlant. Les cercles intellectuels de la Renaissance adopteront à leur tour cette méthode, mais pour en retenir l'idée que la visualisation d'un espace, d'un édifice pouvait être le moyen d'un voyage proprement intellectuel.

S'il n'est finalement pas original dans sa composition, le répertoire symbolique de la franc-maçonnerie ne s'est pas non plus fixé en un jour : il a fait l'objet d'apports successifs et pas nécessairement concertés, d'où l'extraordinaire variété et le caractère redondant ou, à l'inverse, hétérogène et parfois contradictoire des symboles mis en œuvre, à travers la diversité des Rites et des traditions propres à chaque pays.

Si l'on s'en rapporte aux plus anciens rituels maçonniques connus (Écosse, fin XVII^e siècle), on y constate la relative pauvreté du matériel symbolique. Celui-ci consiste essentiellement en quelques pierres et quelques outils dont plusieurs ont du reste disparu par la suite du décor maçonnique. Mais les « grands symboles » que sont, par exemple, le triangle, le compas, l'équerre sont en revanche clairement absents.

Les symboles et objets propres au Temple de Salomon (autel des parfums, chandelier à sept branches, arche d'alliance) ne pénétreront pas dans les rituels maçonniques avant les années 1740 au plus tôt, avec les premiers hauts grades établis peu à peu vers 1730. Quant aux symboles hermétiques et alchimiques, ils sont bien plus tardifs et ne feront leur apparition qu'entre 1750 et 1760. Par contraste, dans ces mêmes grades, les références à l'univers purement

maçonnique et opératif iront en se raréfiant.

Il aura donc fallu, selon le point de départ que l'on adopte, entre trente et cinquante ans, dans la première moitié du XVIII^e siècle, pour constituer l'ensemble stable des symboles de la franc-maçonnerie.

LES PRINCIPAUX SYMBOLES MAÇONNIQUES

On trouve dans l'univers maçonnique des symboles de divers ordres :

- des objets directement liés à la pratique du métier de maçon : maillet, ciseau, niveau, perpendiculaire, truelle ;
- des matériaux de l'art de bâtir : pierre brute, pierre cubique ;
- des éléments de l'architecture : plans, ordres d'architecture, arcs et voûtes de différentes sortes ;
- des instruments de mathématiques – en l'occurrence de géométrie – qui ne sont pas l'apanage des bâtisseurs, comme l'équerre et le compas ;
- des symboles astronomiques : soleil, lune, étoiles ;
- des symboles alchimiques : sel, mercure, soufre ;
- des symboles universels (généralement des figures géométriques simples ayant reçu des significations religieuses dans différentes traditions) : point, croix, cercle, triangle ;
- des lettres initiales qui deviennent des symboles : *iod* hébreu (comme initiale du Tétragramme, voire ce dernier lui-même en entier), lettre G (initiale de « Géométrie » mais aussi de *God* en anglais) ;
- des éléments empruntés à la Bible, notamment au Temple de Salomon : les colonnes J et B, le pavé « mosaïque », le chandelier à sept branches (mais aussi à trois, cinq ou neuf), voire l'Arche d'Alliance – et même la tour de Babel ;
- enfin des symboles qui par leur nom, sinon leur forme, sont propres à la franc-maçonnerie : la houppe dentelée, la pierre cubique à pointe – ce sont du reste les moins nombreux.

On doit naturellement rapprocher des symboles ce que les francs-maçons

appellent leurs « décors ». Il faut entendre par là non seulement les éléments à l'aide desquels ils agencent leurs lieux de réunions pour leur conférer un sens symbolique, mais surtout les pièces de vêtements spécifiques qu'ils arborent et indiquent leurs fonctions, leurs grades, leurs dignités : colliers, sautoirs, écharpes, cordons – souvent assortis de bijoux également symboliques –, gants et couvre-chefs, sans oublier le poignard ou l'épée avec son indispensable ceinturon et enfin les tabliers de toutes formes, de toutes tailles et de toutes couleurs (avec souvent quelques franges) – lesquelles sont à leur tour des symboles en soi : blanc, bleu, rouge, vert, noir (le jaune, l'orange, le marron ou le violet se voient plus rarement dans les décors maçonniques) – et s'ornent eux-mêmes d'innombrables figures et dessins.

Enfin, l'univers sonore n'échappe pas à cet usage symbolique : coups frappés du maillet, batteries données avec les mains, mots prononcés, devises proclamées sont autant de symboles entendus et non plus seulement contemplés.

Cet environnement symbolique est consubstantiel à la franc-maçonnerie et, sans lui, elle perdrait toute sa spécificité si ce n'est tout son sens et le principe même de son existence. Plus précisément, dépourvue de ses symboles et du dynamisme qu'elle en tire, la franc-maçonnerie ne serait plus, selon les endroits et les époques, qu'une simple association d'entraide mutuelle, un cercle philosophique, une communauté fraternelle, voire un « club-service », un lobby politique ou un réseau d'influence. Il lui est du reste arrivé d'être aussi un peu tout cela, ensemble ou séparément.

Ce qui importe, c'est de comprendre que les francs-maçons ont toujours placé le maniement des symboles au cœur de leur institution – ce que souvent, en France, ils appellent justement « la méthode symbolique ». Or, si tous – ou presque – sont à peu près d'accord sur l'importance de cet outil, il n'est pas du tout certain qu'ils l'envisagent tous de la même manière et qu'ils en fassent les mêmes applications.

Le symbolisme maçonnique, ou ce que l'on nomme ainsi, pour peu qu'on l'envisage de façon quelque peu distanciée, paraît recouvrir de nombreuses ambiguïtés.

LA PENSÉE SYMBOLIQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

Selon un auteur profondément révérend par les francs-maçons anglais, William Preston (1742-1818), qui contribua dans le dernier quart du XVIII^e siècle, notamment à travers son maître ouvrage *Illustrations of Masonry*, à la fixation des rituels et des instructions encore en vigueur de nos jours dans les loges britanniques, la franc-maçonnerie est « un système particulier de morale, exprimé sous le voile des allégories et illustré par des symboles ». À l'époque de Preston, tout au long du XIX^e siècle et jusqu'à nous, la franc-maçonnerie britannique n'a cessé de voir dans les symboles maçonniques de simples emblèmes rappelant sur un mode graphique les enseignements fondamentaux de la morale judéo-chrétienne dont les bases se trouvent dans les Écritures saintes, lesquelles, toujours pour citer les rituels anglais, sont le « critère infallible de la justice et de la vérité ».

À la fin du XIX^e siècle, en France singulièrement, dans la mouvance du courant occultiste initié par Éliphas Lévi (*alias* Alphonse Louis Constant, 1810-1875) et qui va flirter avec les marges de la franc-maçonnerie, elle-même majoritairement positiviste à cette époque, un courant herméneutique bien particulier prend peu à peu de l'ampleur et finira par occuper, au décours des années 1950, une place incontournable dans la pensée maçonnique en général. Ce mouvement a été lancé par Oswald Wirth (1860-1943), un élève de l'ésotériste et quelque peu sulfureux Stanislas de Guaita (1861-1897), initié au Grand Orient avant de rejoindre la Grande Loge Symbolique Écossaise puis la Grande Loge de France. En publiant dès la fin des années 1890, en volumes successifs maintes fois réédités et toujours lus, sa série, *La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes* (I. *L'Apprenti*, II. *Le Compagnon*, III. *Le Maître*) puis *Les Mystères de l'art royal*, très tôt traduits en plusieurs langues (mais pas en anglais), Wirth assurera pendant plus de quarante ans un véritable magistère des études de symbolique maçonnique à la direction de sa revue justement nommée *Le Symbolisme* (fondée en 1912) qui vivra après lui jusqu'en 1970.

À travers ses ouvrages, rédigés dans une langue classique et limpide, véritables « bréviaires maçonniques » selon les termes mêmes de leur auteur, Wirth

impose, dans *Les Mystères de l'art royal*, sa vision résumée en quelques formules lapidaires :

La science profane s'enseigne à l'aide de mots, alors que le savoir initiatique ne peut s'acquérir qu'à la lumière de symboles. C'est en lui-même que l'Initié puise sa connaissance (*gnosis* en grec), en discernant de subtiles allusions, il lui faut deviner ce qui se cache dans les profondeurs de son esprit. [...]

Mis en présence d'un signe muet, l'adepte est tenu de le faire parler : *penser par soi-même* est le grand art des Initiés.

De rébus moralisateur, le symbole maçonnique est ainsi devenu le support d'un véritable exercice spirituel aux connotations plus ou moins illuministes ou mystiques. Notons cependant ici, sans y insister davantage pour l'instant, les non-dits de cette approche « symboliste ». Renvoyant à des questionnements métaphysiques bien plus que simplement moraux, à la différence du symbolisme finalement assez simple de la tradition anglaise, ce symbolisme maçonnique français s'en distingue aussi par sa réticence extrême à évoquer toute référence trop directement religieuse.

Le symbolisme maçonnique dans sa conception française est donc d'apparition assez tardive dans l'histoire de la franc-maçonnerie – même s'il trouve quelques racines dans certains Rites minoritaires de la fin du XVIII^e siècle. Le mot « symbolisme », en contexte maçonnique, s'est ainsi trouvé plongé dans un certain flou sémantique, au point qu'il est devenu, dans la bouche de certains de ses défenseurs et de ses contempteurs au sein des loges, comme un équivalent euphémique de spiritualisme, voire de déisme : on est un « maçon symboliste » et tout est dit. De la simple désignation d'une méthode, on est bel et bien passé, à pas feutrés et sans jamais le dire tout à fait, à l'affirmation d'une position intellectuelle et presque d'un choix métaphysique – ce qui est assurément très différent.

Même dans ce cas, pourtant, et selon une acception également très commune dans les milieux maçonniques français, le caractère « symbolique » renvoie cependant toujours au libre jeu de l'imagination et de la conscience, sans référence obligatoire à quelque affirmation « dogmatique » que ce soit.

Cet entre-deux typiquement français montre à quel point le contexte culturel

peut influencer la réception et le traitement d'un corpus de symboles dont la morphologie générale est pourtant partout la même.

L'objet du présent lexique, qui n'est en rien un « manuel de symbolisme » comme il en existe tant dans la littérature maçonnique courante, est de proposer une approche critique et distanciée des symboles en usage dans la franc-maçonnerie, empruntant davantage à l'histoire culturelle qu'à une herméneutique aventureuse.

Note d'utilisation

L'astérisque* placé à droite d'un mot signifie que ce dernier fait l'objet d'une entrée.

La flèche → suggère des entrées offrant des informations complémentaires ou apparentées.

Abréviations courantes

REAA : Rite Écossais Ancien et Accepté

RER : Rite (ou Régime) Écossais Rectifié

ABEILLE

Une des allégories anciennes du travail maçonnique. En France, l'abeille est souvent présente sur les tabliers* maçonniques au XVIII^e siècle et encore au début du XIX^e siècle (notamment sous le Premier Empire où les « mouches à miel » remplacent les lys de la royauté dans l'émblématique officielle de l'État). Elle a subsisté plus longtemps en Grande-Bretagne ou aux États-Unis, notamment sur les tapis* de loge, mais a fini par disparaître presque complètement. C'est surtout la ruche qui est assimilée à la loge*, comme une assemblée harmonieuse, pacifique et bien organisée où s'élabore le « miel » de la fraternité*. C'est également la notion de « travail bien fait » qui est soulignée par ce symbole vivant. Singulière métaphore, pourtant, car l'égalité* des Frères (ou des Sœurs), éligibles sans distinction à toutes les fonctions de la loge, évoque difficilement l'obéissance aveugle et instinctuelle des abeilles, condamnées selon leur rang de naissance à une vie réglée d'avance, sans espoir de progrès...

ACACIA

Ce symbole végétal fait son apparition en 1730, en Angleterre, avec le grade de maître, le troisième et dernier grade de la maçonnerie symbolique (→ Bleues, loges). La légende* d'Hiram, qui structure ce grade, fait intervenir un rameau d'acacia qui signale la présence du cadavre du maître assassiné. Toutefois, la nature exacte de la plante ou de l'arbuste concerné reste incertaine. Il est devenu classique d'adopter, dans l'iconographie maçonnique, le robinier ou faux acacia. On peut opérer schématiquement deux rapprochements : l'un avec le bois d'acacia dont la Bible rapporte qu'il servit à recouvrir les murs du Temple* de Salomon à Jérusalem, ce bois étant réputé imputrescible ; l'autre avec le végétal épineux que constitue une des variétés de l'acacia et dont certaines légendes

rapportent qu'on en aurait fait la couronne d'épines du Christ. Globalement, dans le cadre maçonnique, l'acacia est un symbole d'immortalité, qu'elle soit conçue comme une survivance spirituelle, selon la tradition judéo-chrétienne, ou comme celle des principes fondamentaux de la maçonnerie.

ACCOLADE → BAISER FRATERNEL

AD MAJOREM DEI GLORIAM (POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU)

La surprise peut être grande de trouver ici la devise des Jésuites. Il n'en demeure pas moins qu'elle est également celle du 32^e grade du REAA, qui en compte 33, l'un des Rites de perfectionnement (on dit aussi hauts grades) parmi les plus répandus au monde. De quoi accréditer la thèse étrange défendue par certains dès la fin du XVII^e siècle, selon laquelle il existait un complot jésuitique au sein même de la franc-maçonnerie. Cette devise témoigne cependant bien des fondements religieux de la tradition maçonnique universelle. Dans une maçonnerie française devenue majoritairement (mais pas unanimement) plus rationaliste, et même positiviste et surtout laïque, à la fin du XIX^e siècle, de telles expressions ont été bien souvent expurgées, au même titre qu'une autre devise du REAA : *Deus* Meumque Jus*.

AGAPES

Les banquets, les repas « symboliques » pris en commun, ont toujours occupé

une place de choix dans la sociabilité maçonnique. Dans la franc-maçonnerie, on parle des « agapes » – du grec *agapè*, l'amour fraternel. Au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle encore, elles étaient parfois somptueuses, longues et copieusement arrosées, rythmées de chants divers – parfois un peu lestes – et souvent agrémentées de la présence de « personnes du sexe ».

De nos jours, généralement plus sages mais pas moins joyeux, ces banquets suivent le plus souvent la tenue (assemblée rituelle des maçons) qu'ils prolongent sur un mode plus détendu, moins formel. C'est là que se nouent souvent les liens humains qui unissent si fortement les membres d'une loge*. On a mis au point un rituel spécifique, dit « rituel de table », qui repose sur l'utilisation d'un vocabulaire jadis inventé par les militaires au sein des loges régimentaires, très nombreuses sous l'Ancien Régime : le verre est un « canon* », et le vin rouge de la « poudre forte ». On y porte enfin des « santés » – l'équivalent des *toasts* anglais – en l'honneur de la République, de la franc-maçonnerie, des dignitaires, des visiteurs, de tous les frères et sœurs présents et « des francs-maçons pauvres et dans la détresse, en souhaitant un soulagement de leurs souffrances ».

Au grade de Rose-Croix, on célèbre le Jeudi saint une « agape pascale » très symbolique, particulièrement prisée par les maçons, qui leur permet de partager traditionnellement un agneau rôti. Dans la cérémonie même de ce grade « christique », on procède à une Cène mystique, très semblable dans sa forme de la Cène réformée dont elle s'inspire manifestement : les assistants se passent une coupe de vin et des morceaux de pain pour célébrer leur union fraternelle, chacun étant libre de donner à ces gestes une signification plus proche de ses origines religieuses par ailleurs évidentes.

ÂGE SYMBOLIQUE

Selon le grade auquel on parvient, on reçoit un âge symbolique : trois* ans pour l'apprenti, cinq* ans pour le compagnon et sept* ans et plus pour le maître.

D'autres grades confèrent des âges bien plus avancés et dans certains, à la question « Quel est votre âge ? », on répond : « Je ne compte plus... »

On imagine les plaisanteries auquel donne parfois lieu cet usage. Il faut cependant le comprendre au sein de la méthode symbolique de la maçonnerie qui joue avec « les chiffres et les lettres » pour suggérer des rapprochements ou exprimer certains concepts sur le mode de l'allégorie. C'est surtout à travers ces âges symboliques que le rituel maçonnique évoque la signification ésotérique des nombres*.

Les règlements de la franc-maçonnerie imposent aussi un âge minimum pour être admis dans une loge. C'est aujourd'hui celui de la majorité civile à 18 ans, mais l'âge moyen des candidats se situe plutôt, en France, entre 35 et 40 ans.

AGENOUILLOIR

On n'ose dire un « prie-Dieu », mais c'est bien de cela qu'il s'agit dans les loges* anglo-saxonnes. Au moment de prêter son serment*, le candidat doit s'agenouiller et poser sa main droite dégantée sur les Trois Grandes Lumières*, en particulier le Volume* de la Loi sacrée ; ordinairement la Bible. Cela souligne, une fois de plus, la tonalité très religieuse du rituel maçonnique, à son origine aussi bien que de nos jours en Grande-Bretagne ou aux États-Unis. Dans les pays latins, où une évolution politique et laïque s'est souvent opérée à la fin du XIXe siècle, et a laissé une très forte empreinte contemporaine, un tel geste a été contesté. Outre la disparition très fréquente de la Bible dans plusieurs Obédiences maçonniques, c'est le fait même de s'agenouiller qui a été parfois jugé humiliant et indigne d'un « maçon libre ». L'agenouillement, qui est donc bien plus qu'un simple meuble, en raison de tout ce qu'il évoque, a ainsi disparu de la plupart des loges françaises. Quand l'agenouillement lors du serment a été conservé, on fait le plus souvent usage d'un simple coussin qui en tient lieu. Des agenouilloirs anciens et luxueux, parfois de dimensions impressionnantes, se voient encore couramment dans les loges anglaises.

AGNEAU TRIOMPHANT

Symbole chrétien majeur, illustré notamment par la parabole du Bon* Pasteur (*Jn, 21, 15-17*), l'agneau (→ Bon Pasteur) est abondamment présent dans l'iconographie chrétienne – par exemple dans le somptueux retable de l'Agneau mystique de Van Eyck conservé à Gand.

Une figuration de l'Agneau triomphant sur la Montagne de Sion, vision empruntée à *Ap 14, 1*, compose un des tableaux présentés au candidat, vers la fin de la cérémonie de réception au 4^e grade du Rite Écossais Rectifié, établi en France et en Allemagne à la fin du XVIII^e siècle et toujours actif. Cette image est supposée figurer le passage de l'Ancienne Loi à la Nouvelle, ce grade dit de « Maître Écossais de Saint-André » donnant accès à l'Ordre intérieur, système de chevalerie chrétienne et mystique.

AIGLE

Figure classique de l'héraldique européenne, l'aigle est présent dans le décor* de plusieurs grades maçonniques. Adopté par l'iconographie chrétienne comme l'un des « Quatre Vivants » de la vision d'Ézéchiel (*Ez 1, 10*), il a été associé, dès le Moyen Âge, aux plus prestigieuses familles et dynasties régnantes en Europe.

Sous sa forme monocéphale, il se rencontre au moins dès le milieu des années 1750 dans l'une des formes les plus anciennes du grade dénommé « Chevalier de l'Aigle ».

Sous sa forme bicéphale, la plus répandue dans le monde maçonnique, il renvoie à l'idéologie impériale, qu'il s'agisse de l'Empire d'Autriche ou de la Russie des tsars. Il est devenu l'emblème suprême du 33^e et dernier grade du REAA, « Souverain Grand Inspecteur Général », sous la forme d'un « aigle à deux têtes, noir, les ailes étendues, tenant une épée dans ses serres ». La mythologie propre au REAA dispose en effet que ce Rite a été fondé par le

Saint-Empire dont certains de ses dignitaires actuels, parfois, semblent se considérer comme les héritiers comportementaux.

AIR → ÉLÉMENTS

ALCHIMIE

L'alchimie a connu sa plus haute époque iconographique à partir du XVI^e siècle et jusqu'au cœur du XVIII^e siècle avec la diffusion de très nombreux ouvrages imprimés. La franc-maçonnerie s'en est inspirée à partir du milieu et surtout vers le dernier tiers du XVIII^e siècle, en introduisant quelques références alchimiques dans ses rituels. Cette « alchimisation » du rituel maçonnique a connu son acmé vers la fin du XIX^e siècle où, sous l'influence du courant « symboliste » initié par Oswald Wirth (1860-1943), une alchimie souvent simpliste au même titre d'ailleurs qu'une kabbale de pacotille ont fait leur entrée dans les loges. La grille alchimique, en France surtout, est souvent encore utilisée, avec de nos jours davantage de science et de discernement, pour rapprocher le processus initiatique de l'œuvre alchimique. Cette perspective est cependant à peu près inconnue dans le monde maçonnique anglo-saxon.

La présence alchimique en maçonnerie se manifeste notamment par la référence aux « quatre éléments* » – en fait empruntés à la physique classique remontant à la Grèce antique. Au cours de ses voyages*, dans certains Rites (mais pas dans tous), le candidat subit successivement les épreuves de la terre, de l'air, de l'eau et du feu, au cours desquels il est symboliquement mis en contact avec ces éléments. Cette séquence rituelle n'est pas apparue avant l'extrême fin du XVIII^e siècle, et singulièrement après le succès européen de l'opéra de Mozart, *La Flûte enchantée*, qui l'a peut-être en partie inspirée.

Une autre note alchimique se trouve dans le ternaire hérité de Paracelse : sel,

mercure, soufre. Ces trois éléments sont souvent disposés dans le cabinet* de réflexion où se prépare le candidat à l'initiation. On lui suggère ainsi qu'il devient lui-même la *materia prima* d'une alchimie initiatique.

ALLIANCE → ANNEAU

ALPHABET MAÇONNIQUE

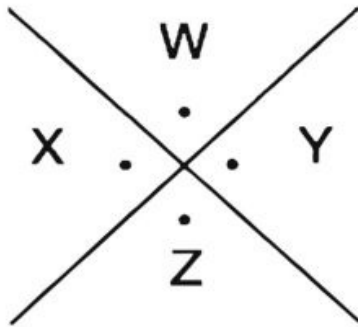
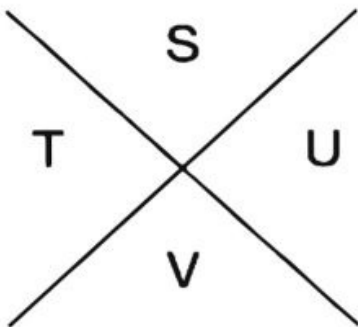
La notion de « secret* », précocement et durablement associée à la franc-maçonnerie, a entraîné l'apparition de codes destinés à préserver des indiscretions certains mots* ou certaines formules rituelles. On a pour cela composé des alphabets maçonniques qui, selon un code géométrique assez simpliste, substituent les lettres par des figures. Le plus ancien alphabet connu remonte à 1745 en France.

C'est tout au plus une « curiosité de loge* » (sinon « de salon ») à peu près sans usage de nos jours. Il arrive cependant qu'on en ait besoin pour décrypter certaines inscriptions maçonniques anciennes, car l'usage en était plus fréquent au XVIII^e siècle par exemple, et on les retrouve parfois sur des tabliers* maçonniques contemporains. Il existe plusieurs alphabets maçonniques, selon les grades, mais la plupart sont totalement sortis d'usage. Et il est rare de réussir à décrypter les messages du passé.

On peinerait toutefois à trouver un sens symbolique profond à ce cryptage assez élémentaire dans sa technique et plutôt incommode dans sa mise en œuvre.

A	B	C
D	E	F
G	H	I

J .	K .	. L
M .	N .	. O
P .	Q .	. R



ANCRE

Symbole classique de l'une des trois vertus* théologiques, l'espérance (*He 6, 18-20*), l'ancre est un élément récurrent de l'iconographie chrétienne. Elle figure

aussi depuis le XVIII^e siècle sur les tapis* de loge anglo-saxons, en lien avec l'échelle* qui conduit vers le Ciel (→ Calice, Croix). Ces allusions à la culture religieuse ambiante sont habituelles dans le cadre maçonnique en Angleterre et aux États-Unis. L'ancre n'y est donc pas considérée comme un symbole proprement maçonnique, mais elle trouve naturellement sa place dans un enseignement symbolique qui repose sur des références religieuses. Pour ces raisons mêmes, l'ancre est un emblème à peu près inconnu dans la maçonnerie continentale, et notamment française.

ANNEAU

La franc-maçonnerie attache une grande importance à l'idée de l'engagement moral et spirituel pris à l'égard de l'Ordre maçonnique par ceux qui le rejoignent. À ce titre, la symbolique très suggestive de l'anneau, symbole d'une union *a priori* indissoluble, s'est introduite dans le rituel et le décor* de certains grades maçonniques. En particulier, au II^e Ordre du Rite Français (« Grand Élu Écossais ») et lors de l'armement comme « Chevalier Bienfaisant de la Cité sainte » (CBCS – RER), le candidat reçoit une « alliance » ou un anneau gravé qu'il doit théoriquement porter constamment jusqu'à la fin de ses jours, en rappel permanent de son engagement et du lien indéfectible qu'il a contracté par sa libre volonté.

ARC, ARCHE

Ce sont deux termes qui donnent souvent lieu à des traductions confuses de leurs équivalents anglais : *Arch* et *Ark*.

Le mot anglais *Arch* désigne aussi bien l'arche d'un pont qu'un arc proprement dit, lequel est un élément d'architecture bien différent. Le légendaire

maçonnique renvoie bien à un arc, et non à une arche au premier sens, architectural, de ce terme en français. Le mot *Ark*, quant à lui, se traduit constamment par Arche, possède une étymologie différente (lat. *arca*) et désigne généralement toute espèce de coffre. Dans la tradition biblique où a puisé le légendaire maçonnique, on distingue deux arches : l'Arche d'Alliance* (*Ark of the Covenant*) et l'Arche de Noé* (*Noah's Ark*).

Des grades très importants de la tradition maçonnique anglo-saxonne y font directement référence.

Voir aussi Arc-en-ciel, Arche de Noé, Arche d'Alliance, Clé d'arc.

ARC-EN-CIEL

Dans le livre de la Genèse, l'arc-en-ciel, révélé après le Déluge, indique à Noé et à ses descendants que Dieu a contracté une alliance définitive avec l'humanité régénérée et qu'il la protégera toujours (*Gen. 9, 12-13*). La maçonnerie anglo-saxonne a puisé nombre de légendes* dans la Bible pour structurer plusieurs de ses grades. Le thème du Déluge, de la clémence faite à Noé et à ses proches et celui de la confiance placée en Dieu par ses héritiers forment la base d'un grade très populaire en Grande-Bretagne et aux États-Unis : celui de *Royal Ark Mariner* – « Marinier (ou Nautonier) de l'Arche Royale ». Les tabliers* de ce grade sont bordés d'un ruban aux couleurs* de l'arc-en-ciel (→ Arche de Noé).

Une mention plus furtive de l'arc-en-ciel est faite dans deux grades du REAA : le 21e, « Noachite ou Chevalier prussien », et le 22e, « Chevalier de Royale Hache ou Prince du Liban ».

ARCHE D'ALLIANCE

Disposée au centre* du Saint des Saints, dans l'obscurité et le silence, l'Arche

d'Alliance renfermait les Tables de la Loi données à Moïse, la Verge fleurie d'Aaron et le Pot* de Manne. Sur son sommet, entre les deux Chérubins, se trouvait le Propitiatoire, lieu de la Présence Divine (*Shekinah*). C'était donc l'objet le plus saint de toute la tradition des Hébreux puis des Juifs. Cette Arche disparut lors de la destruction du Temple* de Salomon par Nabuchodonosor en 586 avant notre ère.

Le symbole de l'Arche d'Alliance joue un rôle central dans plusieurs des plus anciens grades de la tradition maçonnique. En particulier dans les grades dits « salomoniens », liées au Temple de Salomon et souvent aux conséquences de la disparition du Maître Hiram, selon ce qu'en rapporte sa Légende*.

L'exemple le plus prestigieux et le plus saisissant est celui du grade de l'Arc Royal – traduction correcte de *Royal Arch*, qu'il ne faut pas ici traduire par « Arche Royale », contrairement à un usage répandu, car l'Arc* désigné n'est pas l'Arche d'Alliance (qui se dit *Ark of the Covenant* en anglais), ni une arche monumentale (→ Arc, Arche). Toutefois, c'est bien dans une crypte* voûtée, soutenue par plusieurs arcs, que le candidat retrouvera ce qui a été préservé de l'Arche*, et pourra aussi recouvrer la Parole* perdue, qui n'est autre, dans ce grade, qu'une des formes du Nom de Dieu.

Plusieurs grades de la tradition maçonnique anglo-saxonne – en particulier les grades dits « cryptiques » – brodent sur ce thème de l'Arche d'Alliance.

Quoique dans un cadre moins impressionnant, on retrouve l'Arche en lien avec certains grades pratiqués en France, comme le IIe Ordre du Rite Français (« Grand Élu Écossais »), le 13e du REAA, « Chevalier de Royale Arche » (*sic*) et les 23e et 24e du même Rite, « Chef » et « Prince du Tabernacle ».

ARCHE DE NOÉ

Noah's Ark (*Gen. 6, 13-22*) est bien entendu distincte de l'Arche d'Alliance*, mais la tradition judéo-chrétienne n'a pas manqué d'effectuer des rapprochements entre des deux « coffres » qui sont liés à des moments

essentiels des relations métahistoriques entre l'homme et Dieu. L'Arche de Noé a bien entendu une place centrale dans le très populaire grade anglo-saxon de *Royal Ark Mariner* dont les premières traces remontent à la fin du XVIII^e siècle (→ Arc-en-ciel), mais aussi dans la maçonnerie dite « d'adoption » – une maçonnerie *bis* inventée au milieu du XVIII^e siècle pour les femmes, à une époque où elles n'étaient pas admises dans les loges masculines. Ces rituels français qui mettent en scène l'Arche de Noé remontent au milieu des années 1740.

ATTOUCHEMENTS

Parmi les signes secrets permettant la reconnaissance des maçons entre eux (« des mots, des signes et des attouchements », dit le rituel) figurent les « attouchements ». Il s'agit de ce que l'on nomme aussi parfois des « signes manuels ». Lors d'une poignée de main, la position de certains doigts, une forme particulière d'étreinte de la main permettent à la fois – théoriquement – d'identifier un Frère (ou une Sœur) et de connaître son grade.

Ce sont ces signes de reconnaissance qui ont le plus souvent fait couler une encre peu sympathique à l'encontre des maçons et de leurs « gratouillis ». Si ces procédés pouvaient se comprendre en un temps et dans des lieux où la franc-maçonnerie n'était pas en odeur de sainteté, on peut aussi regretter leur emploi qui donne à ses praticiens des comportements de conspirateurs. D'autant que leur large diffusion, suite à des révélations qui se produisent dès le XVIII^e siècle, ne garantit à peu près rien quant à la qualité réelle de celui ou de celle qui les donne.

Du reste, leur enseignement rituel, lors de la réception à un grade, ne donne pas vraiment lieu à une glose symbolique substantielle. Il s'agit donc, de nos jours, d'une habitude symbolique, si l'on peut dire, bien plus que d'un symbole au sens vrai du terme. On ne compte plus les anecdotes racontant comment des vrais et des faux frères ont utilisé des poignées de main toutes plus inexactes les

unes que les autres pour la plus grande hilarité d'un grand maître qui les recevait avec étonnement devant tant de créativité.

BABEL (TOUR DE)

Illustration célèbre de la présomption des hommes voulant se hisser jusqu'au ciel, la tour de Babel est aussi l'un des rares monuments de l'histoire biblique avec le Temple de Salomon* et l'Arche de Noé*, mais c'est un monument inachevé... Il n'en a pas moins été utilisé comme symbole maçonnique, figurant sur des tapis* de loge ou même des tabliers* de la maçonnerie dite « d'adoption », créée au XVIII^e siècle tout exprès pour les femmes qui ne pouvaient alors appartenir aux loges des hommes. L'évocation du thème de la « confusion des langues » avait peut-être en l'occurrence, une vague connotation ironique à l'égard du bavardage prétendu des femmes, selon une conception machiste courante à cette époque.

Plus sérieusement, un grade créé vers 1760, « Noachite ou Chevalier Prussien », devenu plus tard le 21^e de l'échelle* du REAA, met en scène Phaleg (dont le nom hébreu signifie « division »), présenté comme l'un des anciens ouvriers de la tour de Babel après la dispersion de ce chantier sacrilège par Dieu. Parvenu en Allemagne, Phaleg y aurait édifié un Temple triangulaire pour obtenir de Dieu le pardon de ses fautes...

BAGUE → ANNEAU

BAISER FRATERNEL

La notion de fraternité, qui domine les relations personnelles entre les maçons, a suscité toutes sortes d'usages qui sont devenus, au fil du temps, de vrais signes de reconnaissance. L'accolade, ou baiser fraternel, est l'un d'eux. Il faut toutefois souligner que ce geste très « latin » est à peu près complètement ignoré dans la maçonnerie anglo-saxonne – soit dans la très grande majorité de la franc-maçonnerie mondiale. Il trouve sa source, au XVIII^e siècle, dans les tendres élans si chers à la sentimentalité parfois larmoyante de ce temps, mais aussi dans l'idéal de la « camaraderie » qui a pris sa place en France, à la fin du XIX^e siècle, dans une perspective plus « ouvriériste », au moment où la franc-maçonnerie est devenue, dans ce pays, politique et principalement progressiste et socialisante. Plus sobrement, on peut aussi rapprocher ce geste des accolades protocolaires qu'échangent les récipiendaires d'une distinction honorifique avec celui qui les en décore : c'est ainsi qu'il faut sans doute interpréter le baiser fraternel reçu du Vénérable Maître (Président de la loge) par un candidat qui vient d'être initié ou d'accéder à un grade nouveau.

Le baiser fraternel maçonnique se fait en trois* temps, jamais plus, jamais moins...

BALANCE

Emblème presque universel de la justice, la balance figure très tôt sur les tapis* de loge ou sur les tabliers* de certains grades. Elle est ainsi l'une des quatre vertus* cardinales de la tradition classique et figure parfois à ce titre dans l'émblématique maçonnique anglo-saxonne où ce thème est souvent repris et commenté. La balance joue également un rôle central dans la symbolique du grade de « Maître Irlandais, Prévôt et Juge », devenu le 7^e grade du REAA.

BALUSTRE → PLANCHE TRACÉE

BANDEAU (ÉPREUVE SOUS LE)

Initier une personne à la franc-maçonnerie se dit aussi « lui donner la lumière* » : on dit pour cette raison que les francs-maçons sont les « Fils de la Lumière ». Symboliquement, le candidat est donc introduit dans la loge* les yeux bandés le jour de son initiation. Mais quelques semaines plus tôt il s'y est déjà trouvé dans le même état pour y subir un ultime préalable à son admission : l'épreuve sous le bandeau.

Les rapports des enquêteurs – généralement trois* – qui ont rencontré le candidat pour s'entretenir avec lui de sa démarche, ayant été favorables, tous les membres de la loge veulent écouter et voir ce candidat avant de procéder au vote final. Lors de cette épreuve – car c'en est une –, on lui pose des questions de toutes sortes sur sa vie, ses motivations, ses convictions, et il y répond sans qu'aucun dialogue direct ne s'établisse jamais entre l'assistance et lui. On ne l'approuve ni ne le contredit. Lorsque le feu des questions est terminé, on le remercie sobrement puis on le congédie sans commentaire.

La loge entame alors une dernière discussion, et l'on décide ou non à une majorité d'au moins 75 % de l'initier prochainement. Il peut encore, à ce stade, être refusé ou ajourné. Dans tous les cas, il est informé de la décision peu de temps après.

Hormis la valeur symbolique du bandeau mentionnée plus haut, lors de l'épreuve du même nom, cet accessoire a aussi pour but de protéger l'identité des membres de la loge, au cas où le candidat serait finalement rejeté. L'épreuve sous le bandeau est pourtant inconnue de la maçonnerie anglo-saxonne qui traite toute la phase de candidature à visage découvert et en petit comité.

BANNIÈRE

Élément incontournable des processions traditionnelles que ce soit celles des

corporations de métier ou des confréries religieuses (et plus tard des confréries gastronomiques ou vineuses !), les bannières sont des signes identitaires forts dans l'espace public. Les loges* ont eu, très tôt, de tels étendards qu'ils ont brandis lors de sorties publiques des maçons – encore fréquentes en Angleterre au début du XXe siècle et toujours observées aux États-Unis. En France, certaines ont subi les tirs versaillais lors de Commune de Paris.

La bannière de loge, en France, respecte un modèle assez normé et qui a peu évolué depuis la fin du XIXe siècle. Souvent frangées d'or, de couleurs* variées, les bannières portent le nom de loge (« le titre distinctif »), son numéro et son « Orient* » – c'est-à-dire le lieu où elle se réunit habituellement. Surtout, on trouve au centre* le sceau ou les armes, éventuellement l'écu héraldique dont la loge a fait choix pour exprimer graphiquement son identité. Les obédiences maçonniques ont aussi leurs bannières. Au même titre que pour les noms de loges, les scènes ou les objets figurés sur les bannières sont sans nombre et constituent presque un art en soi. En tout cas, elles ont suscité un riche travail de broderie et de passementerie qui rehausse les collections des musées maçonniques et décore surtout les murs des loges elles-mêmes.

En Angleterre, on trouve aussi dans certains grades, des étendards ou des bannières spécifiques. Ainsi, par exemple, dans l'« Ordre suprême du Saint Arc* Royal de Jérusalem », le centre du chapitre – le nom de la loge à ce grade – est entouré des bannières en couleurs des douze tribus d'Israël dont l'effet global est toujours saisissant. Il existe aussi des bannières dans les Ordres de chevalerie maçonniques anglo-saxons, comme celui des *Knights Templar* (« Chevaliers du Temple »), des *Knights of Malta* (« Chevaliers de Malte ») ou de la « Croix-Rouge de Constantin ».

BANQUET → AGAPES

BATTERIE

La batterie, propre à chaque grade, est une série de coups frappés soit par les principaux Officiers de la loge* (Vénérable et Surveillants) à l'aide de leurs maillets*, soit par tous les maçons assemblés à l'aide de leurs mains. Le nombre* et le rythme des coups varient et définissent le grade auquel on travaille. Ces coups sont généralement entendus au début de travaux ou lors de leur clôture.

En fait, les batteries ne sont que la traduction sonore du symbolisme des nombres en usage dans la franc-maçonnerie. Par exemple, la batterie du grade d'apprenti, universellement de trois* coups (selon des rythmes divers en fonction du Rite de la loge), renvoie au ternaire fondamental de l'initiation maçonnique (dont la source chrétienne ne fait guère de doute), et se retrouve aussi dans l'âge* symbolique de cet apprenti – qui est de trois ans – ou dans sa marche* caractéristique qui se fait par trois pas. Dans certains grades, la batterie peut être plus longue et plus complexe et se réfère toujours à une symbolique numérale de ces grades, laquelle fait souvent l'objet de commentaires dans les instructions qu'on donne au candidat nouvellement reçu.

BAUDRIER

Sans épée*, pas de baudrier. C'est donc un symbole – devenu un accessoire vestimentaire, c'est-à-dire, en langue maçonnique, un « décor* » du maçon – qui renvoie vers un autre.

Certains historiens pensent même que le baudrier s'est répandu pour permettre de ne plus faire de distinction en loge entre nobles et non-nobles.

De nos jours, ces baudriers, dénommés aussi « cordons », ne servent presque plus jamais à porter une épée au côté – sauf dans certains Rites ou dans certains grades, où on les assujettit à un ceinturon spécial – mais ne sont plus qu'une pièce d'étoffe en forme d'écharpe, disposée d'une épaule à la hanche opposée : le

plus souvent de l'épaule droite à la hanche gauche, car les droitiers sont les plus nombreux, et l'on tirait de la main droite une épée portée à gauche – mais dans les grades où l'on utilise un poignard* (il en existe !), celui-ci étant « levé » et non tiré, on le place à droite.

Dans un grade important de la tradition anglo-saxonne, celui de Compagnon de l'Arc* Royal, bien qu'aucune épée ni aucun poignard ne soit évoqué, on porte un cordon placé de l'épaule gauche à la hanche droite : son rôle essentiellement « décoratif » et honorifique, tel celui de l'écharpe d'un Grand Officier d'un Ordre national comme celui de la Légion d'honneur, par exemple, devient alors plus évident. Ce n'est plus l'allusion à l'épée qui compte, mais les couleurs et les décors symboliques de cet élément de la vêtue maçonnique.

Voir aussi Couleurs symboliques, Tabliers.

BEAUTÉ → PILIERS

BIBLE → VOLUME DE LA LOI SACRÉE

BIJOU

Parmi les éléments du « décor* » des maçons – c'est-à-dire les ornements vestimentaires qu'ils portent dans leurs assemblées –, les bijoux occupent une place essentielle. Il s'est développé, en trois siècles, une véritable joaillerie maçonnique qui a donné lieu à une foule d'objets qui peuplent les musées maçonniques et quelques collections particulières.

Le bijou propre à chaque grade figure généralement son symbole majeur : un hexagramme*, une rose*, une croix* de forme variable, un triple triangle*, etc. Il

peut être plus ou moins élaboré, complexe et donc coûteux.

On distingue les bijoux qui se placent au bas d'un collier* ou d'un sautoir*, et les bijoux de poitrine – plus répandus dans les pays anglo-saxons – qui s'accrochent à gauche sur la veste, suspendus à un ruban de couleur*, comme une décoration classique.

Le bijou est à la fois un « insigne » et le rappel symbolique d'une signification majeure du grade auquel on travaille. Il s'insère dans cette redondance des symboles, visuels, sonores, tactiles qui tissent l'univers maçonnique et lui confèrent globalement un sens perceptible par les initiés – mais énigmatique ou improbable pour les autres.

L'usage immodéré de ces bijoux maçonniques peut aussi être le symptôme d'une maladie moins glorieuse, mais répandue dans les loges*, que l'on nomme la « cordonnite » – le goût excessif pour le décorum et les breloques.

BIJOUX MOBILES ET IMMOBILES

Certains objets ont une portée universelle dans la franc-maçonnerie. Parmi eux deux ternaires symboliques fondamentaux : l'équerre*, le niveau* et la perpendiculaire* ; la pierre brute*, la pierre cubique* et la planche* à tracer.

Les trois premiers sont dénommés « bijoux mobiles », car ils sont attachés aux trois principaux Officiers de la loge (le Vénérable et les deux Surveillants) et passent de l'un à l'autre lorsqu'ils se remplacent ou se succèdent ; les trois autres sont fixes, « immobiles », déposés sur le sol de la loge* ou simplement tracés sur le tapis* de loge et renvoient respectivement, la pierre brute à l'apprenti, la pierre cubique au compagnon et la planche* à tracer au maître.

BLÉ

Surgi dans le symbolisme par l'intermédiaire d'un passage de la Bible illustrant, en Angleterre, le rituel du grade de compagnon, le blé a connu des destins divers dans l'univers maçonnique.

En premier lieu il réfère au mot *Schibboleth*, qui signifie littéralement « épi » ou « fleuve » (!) et fait allusion à un épisode guerrier du livre des Juges où la mauvaise prononciation de ce mot par les ennemis en fuite permettait de les reconnaître et... de les achever ! (*Juges, 12, 4-6*). Le mot *Schibboleth*, notamment dans le monde anglo-saxon, est devenu un équivalent commun, populaire, du « sésame ouvre-toi » plus connu en France : un geste, une attitude qui ouvre toutes les portes. Il est surtout devenu le mot* de passe du grade de compagnon. Plus récemment, des versions du grade de compagnon, en particulier au Rite Français, développent un symbolisme plus élaboré du blé, de sa germination, de son épanouissement, etc. C'est ce que l'on a appelé le « Rituel Vilmorin ».

BLEUES (LOGES)

On dit que les loges* des trois premiers grades – apprenti, compagnon, maître – sont les loges « symboliques », ou encore loges bleues. L'origine de cette attribution de couleur* est à rechercher dans la couleur des Ordres de chevalerie les plus prestigieux, au XVIII^e siècle, en France comme en Angleterre : ici l'Ordre de la Jarretière, là celui du Saint-Esprit. Le rituel d'initiation enseignait d'ailleurs au candidat que le tablier du maçon – bordé de bleu au grade de maître – était une décoration aussi illustre que ces Ordres eux-mêmes.

Plus tard, en France, sous le Premier Empire, on verra apparaître des tabliers* bordés de rouge, couleur de la Légion d'honneur de création alors récente. Mais les loges « symboliques » sont restées bleues...

BOAZ, BOOZ

Le nom de l'une des deux colonnes* qui ornaient l'entrée du Temple* de Salomon à Jérusalem. Sa signification est « dans la force ». En fait, ce sens n'est compréhensible qu'en lien avec le nom de l'autre colonne, dénommée *Jakhin**. Les deux premiers grades de la franc-maçonnerie, apprenti et compagnon, ont reçu un nom qui correspond à celui de chacune des deux colonnes du Temple, car c'est par ces deux grades, en quelque sorte que l'on « entre » dans l'édifice maçonnique, assimilé symboliquement au Temple de Salomon lui-même.

BON PASTEUR (SIGNE DU)

Dans la parabole du Bon Pasteur, présente à la fois dans les Évangiles synoptiques et dans celui de Jean, on décrit le Christ comme le berger qui garde son troupeau avec vigilance et « se défait de sa vie pour ses brebis » (*Jean, 10, 1-16*). Ce thème a été souvent repris dans l'iconographie chrétienne traditionnelle. En référence évidente à ce passage, le rituel maçonnique de Rose-Croix, apparu vers 1760 et d'inspiration fortement chrétienne, décrit le signe du grade, ou Signe du Bon Pasteur, qui évoque l'attitude d'un berger rapportant sur ses épaules une brebis égarée qu'il tient par les pattes, passées autour de son cou, ou qu'il soutient de ses deux bras croisés.

BOUCLIER

Dans les grades maçonniques inspirés des traditions chevaleresques, il arrive que les rituels poussent le « réalisme » jusqu'à intégrer la simulation d'un combat. Dans cette sorte de jeu de rôles, les Frères sont dotés d'une épée*, le plus souvent, mais aussi d'un bouclier. Le grade anglo-saxon de *Knight Templar* (« Chevalier du Temple ») en fournit une illustration saisissante. Le bouclier est aussi présent au 32e grade du REAA (« Sublime Prince du Royal

Secret »).

CABINET DE RÉFLEXION

C'est la toute première séquence de l'initiation d'un candidat au grade d'apprenti. Dès son arrivée, on le conduit dans une pièce sombre et silencieuse où on l'enferme pendant un certain temps – en général une demi-heure à une heure, mais parfois davantage. Laissé à lui-même, cloîtré dans un réduit aux murs noirs où divers symboles sont tracés, entourés par des emblèmes de mort – un crâne*, un sablier* – il doit en outre rédiger son « testament philosophique ». On l'invite ainsi symboliquement à dépouiller le vieil homme, pour se préparer à renaître dans l'initiation qui va suivre.

Parmi les multiples interprétations que l'on a proposées, le cabinet de réflexion a été assimilé à l'athanor de l'alchimiste*, préparant le travail de dissolution qui doit ensuite faire éclore l'Œuf philosophal. Pour d'autres, cette incarcération dans un lieu sombre et parfois souterrain est conçue comme « l'épreuve de la terre », le premier des quatre éléments* traditionnels que devra rencontrer l'impétrant au cours de la cérémonie d'initiation. À ces approches empruntées à l'hermétisme, on peut préférer le recours à la psychologie des profondeurs ou établir un simple parallèle avec les techniques classiques de méditation.

CÂBLE DE HALAGE → CORDE

CALENDRIER MAÇONNIQUE

Les francs-maçons ont très tôt constitué un corpus légendaire et mythique qui

fait remonter leur origine à l'aube du monde. L'habitude leur est ensuite venue de dater leurs documents internes à l'aide d'un comput particulier qui, par exemple, en ajoutant 4 000 à l'année chrétienne – dite « Ère vulgaire » (EV) – donne « L'An de la Vraie Lumière* » (AVL). On pensait en effet, depuis le XVIII^e siècle, que la création du monde avait eu lieu environ 4 000 ans avant Jésus-Christ. En outre, l'année maçonnique courante commence au mois de mars, celui de l'équinoxe de printemps, de la renaissance de la nature. Ainsi, le 10 avril 2014 devient le 10^e jour du 2^e mois de l'AVL 6014. Il existe d'autres variantes, pour certains Rites ou certains hauts grades.

Au-delà du folklore, le calendrier maçonnique suggère que la maçonnerie s'établit dans un autre temps et se situe en un autre lieu que le temps et le monde profanes. Il faut sans doute en rapprocher l'usage rituel qui veut que lorsque les travaux d'une loge* sont ouverts, on dise qu'il est « midi » et qu'on les ferme à « minuit » – même si la tenue, comme c'est généralement le cas, s'est déroulée entre 20 heures et 23 heures !

CALICE (OU COUPE)

Cet objet, familier du rituel de Cène ou de l'Eucharistie en contexte chrétien, est aussi un symbole très ancien d'une des trois vertus* théologiques, à savoir la Foi. Il est très souvent figuré sur les tapis* de loge* anglais, sur une échelle* qui fait monter vers le Ciel. Les instructions maçonniques anglaises consacrent de copieux développements aux vertus théologiques.

Voir aussi Coupe d'amertume.

CANON

Terme symbolique du rituel des agapes*, désignant, selon une métaphore

d'origine militaire, un verre grâce auquel on portera une santé.

CARRÉ LONG

Expression qui, au XVIII^e siècle encore, désignait ce que de nos jours l'on nomme un rectangle. Ce n'est donc pas un terme spécifiquement maçonnique. Le carré long, en maçonnerie, c'est la loge*, étendue de l'est à l'ouest, du septentrion au midi et du zénith au nadir – ce qui est une façon de signifier qu'elle occupe symboliquement l'univers entier.

CENTRE

Les rituels anglais évoquent une figure dessinée sur le tableau ou tapis de loge : un cercle* au centre duquel se trouve « un point, placé à égale distance de tous les autres points de la circonférence ». Cette figure simple renvoie au centre de tout ce qui existe, à l'absolu insaisissable, à Dieu dans la tradition maçonnique classique – en référence possible à Nicolas de Cues qui le définissait comme « un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part ».

CERCLE

Outre le symbolisme lié à la notion de centre*, le cercle connaît d'autres emplois dans divers grades de la maçonnerie. Ainsi, au grade de Maître parfait – devenu le 5^e grade du REAA – les rituels les plus anciens enseignent que le but poursuivi par la quête maçonnique est la « quadrature du cercle ». Le tapis* de loge et le tablier* de ce grade l'illustrent d'ailleurs. À travers l'énoncé de ce

problème géométrique insoluble, c'est toute l'énigme et le défi de la condition humaine qui sont figurés : comment inscrire la terre, la matière (le cube), dans l'esprit, l'illimité, l'éternel (la sphère) ?

Dans les tableaux ou tapis de loge anglais, au premier grade, on trouve aussi un cercle accosté de deux lignes droites parallèles qui renvoient aux deux Saints Jean – le Baptiste et l'Évangéliste – les deux patrons traditionnels de la franc-maçonnerie.

CHAÎNE D'UNION

La fraternité est une importante vertu* maçonnique et le thème de l'union entre tous les francs-maçons, un élément essentiel du discours maçonnique. Au cours de leurs tenues, les frères et les sœurs symbolisent cette aspiration par le rite de la chaîne d'union : tous se prennent par la main et forment un grand cercle* dont aucun n'est exclu. Parfois, il s'y associe un engagement ou un chant maçonnique.

Pratiquée très tôt au cours des agapes*, en Grande-Bretagne comme en France, la chaîne d'union n'a été introduite dans le rituel de loge* que tardivement, pas avant la fin du XVIII^e siècle, en France, et ne s'est imposée que progressivement. Dans ce cadre, elle est restée jusqu'à nos jours à peu près inconnue de la maçonnerie anglo-saxonne.

Autour de la loge, toujours en France, il est habituel de disposer, le long des murs ou près du plafond, une corde* parcourue de nœuds (« lacs d'amour ») qui rappellent en permanence cette solidarité fraternelle de tous les francs-maçons.

Voir aussi Houppes dentelées.

CHAÎNES

Dans le rituel de plusieurs grades, les chaînes sont symboliquement employées. Par exemple au grade de Maître Écossais de Saint-André du RER, le candidat arrive entravé de chaînes aux poignets, pour signifier qu'il vient de s'échapper de captivité. C'est d'une captivité allégorique, mythique, spirituelle et morale qu'il s'agit, l'objet du grade, comme de toute la maçonnerie au demeurant, étant de l'en délivrer. On peut en rapprocher le symbolisme de la corde* autour du cou, utilisée ailleurs.

CHAMBRE DU MILIEU

Cette expression a fait son apparition en 1730 dans le vocabulaire maçonnique. En Grande-Bretagne, il désigne allégoriquement une chambre en hauteur du Temple* de Salomon, probablement destinée à ranger les réserves et décrite comme telle dans la Bible (*1 Rois, 6, 8*). C'est là qu'est symboliquement reçu le Compagnon lors de son accession au deuxième grade. Pour y parvenir, le candidat gravit théoriquement un escalier* en forme de vis, scène qui est représentée sur le tableau ou tapis* de loge du deuxième grade en Angleterre. Curieusement, lors du passage de la maçonnerie en France, dans les années 1720, la Chambre du Milieu en est venue à désigner la loge* du grade de maître, le troisième grade symbolique. Il s'agit alors du milieu du Temple, du sanctuaire (*Hekal*), là où Hiram, le héros éponyme du grade de maître, fut assassiné par trois mauvais compagnons.

Plus prosaïquement, lorsque les maîtres d'une loge se réunissent pour traiter des affaires administratives, on dit couramment qu'ils « font » une Chambre du Milieu.

CHANDELIERS

En un temps où l'éclairage ne se faisait qu'à la chandelle, il était logique de trouver des chandeliers dans une loge*. Mais à l'ère de l'électricité, les chandelles sont restées car ces lumières* « vivantes » jouent un rôle symbolique important dans le rituel maçonnique – les maçons y sont curieusement très attachés. Sur le bureau (on dit « plateau ») du Vénérable, un chandelier à trois* branches rappelle le ternaire fondamental. Au milieu de la loge, dans plusieurs Rites, trois chandeliers sont disposés selon un schéma variable. Au Rite Français, ces lumières correspondent au Soleil*, à la Lune* et au Maître de la Loge. Au REAA, ou en Angleterre, ces chandeliers sont posés sur des colonnes* ou des piliers* et renvoient à un autre ternaire : Sagesse, Force et Beauté.

Voir aussi Ordres d'architecture.

CHAPEAU

Dans l'Europe du XVIII^e siècle, le chapeau était une marque sociale d'autorité. Pour respecter la règle de l'égalité parfaite entre les Frères, les maçons de l'époque adoptèrent deux solutions en loge* : soit le Vénérable Maître est le seul à porter un chapeau (en France), soit aucun Frère n'en porte (en Angleterre). En France, toutefois, les maîtres sont tous couverts en Chambre* du Milieu, pour marquer leur égalité « au sommet » de la maçonnerie symbolique. C'est dans ce registre de la symbolique sociale qu'il faut rechercher la signification du chapeau en maçonnerie, davantage que dans une référence au fait de rester couvert ou non dans un lieu saint (les coutumes juives et chrétiennes diffèrent sur ce point).

CHARITÉ → VERTUS

CHARTRE → PATENTE

CHRISME

Le monogramme entrelaçant la lettre grecque *chi* (X) et la lettre *rho* (P) forme le chrisme, apparu dans la fameuse vision de l'empereur Constantin avant la bataille décisive qui décidera de sa conversion au christianisme (*In Hoc Signo Vinces*). Ce symbole chrétien très ancien a fait son entrée dans la maçonnerie, notamment dans le grade chevaleresque de la « Croix-Rouge de Constantin », un ordre maçonnique typiquement anglo-saxon où la foi chrétienne est requise du candidat.

CINQ → NOMBRES

CISEAU

Un outil essentiel du tailleur de pierre. Cet instrument est présenté à l'apprenti qui effectue symboliquement son « premier travail » en en frappant de trois* coups une pierre brute*. Les manuels de symbolisme glosent longuement – et parfois laborieusement – sur la « force de la conscience » que le ciseau est supposé emblématiser. Il s'insère en tout cas dans la thématique majeure de la « sculpture de soi » qui est le paradigme fondamental du travail maçonnique.

CLÉ

La clé est un symbole maçonnique ancien mais assez peu connu en France, notamment dans les grades bleus*. Dès le premier grade, il figure en Angleterre sur les tableaux ou tapis* de loge* pour évoquer la « clé » de la conscience qui garde fidèlement les secrets du maçon. Ce motif symbolique fait toutefois son apparition, assez logiquement, dans le grade de « Maître secret », devenu le 4e du REAA.

CLÉ D'ARC

La clé d'arc (*Keystone*), ou pierre* de faîte, ou clé de voûte* – et parfois pierre d'angle, mais à tort –, selon des terminologies variées parfois ambiguës, désigne essentiellement la pierre qui soutient une voûte, un arc* à son sommet, et sur laquelle viennent converger et s'équilibrer toutes les poussées latérales. Dans la maçonnerie anglo-saxonne, le grade de « Maître Maçon de la Marque » (*Mark Master Mason*) exploite magnifiquement le symbolisme de cette pierre en le combinant avec le thème évangélique de « la pierre rejetée qui est devenue la pierre angulaire », évidente allusion au Christ (*Mat., 4, 5*). C'est la redécouverte de cette « pierre perdue » qui permettra au candidat de compléter l'Arc et de garantir ainsi sa pérennité. On comprend aisément que ce grade soit, dans beaucoup de pays anglo-saxons, comme aux États-Unis, en Écosse ou en Irlande, le préalable obligatoire à l'Arc* Royal qui donne précisément accès à cette crypte, sous cette voûte dont la clé fondamentale a été providentiellement préservée.

CŒUR

Le cœur est un emblème classique de l'amour, qu'il s'adresse à Dieu ou aux humains. Les tableaux ou tapis* de loge anglais le font souvent apparaître, notamment sur l'échelle* qui conduit au Ciel, pour représenter l'une des trois vertus* théologiques, l'amour (on disait, jadis, la « charité »). Le signe du grade de compagnon, dit « Signe de Fidélité », consiste dans pratiquement tous les Rites à placer la main sur le cœur. Il faut d'ailleurs le distinguer, du Signe de Respect, assez proche, mais commun et non maçonnique, très répandu dans les pays anglo-saxons : c'est une attitude adoptée lors d'une prière publique (y compris en loge*) ou d'une circonstance solennelle.

COLLIER → SAUTOIR

COLONNE BRISÉE

Emblème funéraire classique, allégorisant la finitude de la vie humaine mais aussi la possible espérance d'une survie spirituelle, la colonne brisée est le symbole spécifique du grade d'apprenti au RER. Elle est accompagnée de la devise *Adhuc Stat* (« Elle [Il] se tient encore debout ») qui en donne la clé* : malgré sa déchéance, l'homme, à l'exemple de cette colonne encore ferme sur sa base, peut toujours espérer en son salut.

COLONNES

La loge* est censée représenter le Temple* de Jérusalem. C'est une identification traditionnelle et symbolique qui pose du reste un problème d'orientation : le Temple de Salomon s'ouvrait à l'est et sa partie la plus sacrée, le Saint des Saints,

se situait à l'ouest, alors que les loges, à l'image des églises chrétiennes, sont ouvertes à l'ouest, le Vénérable siégeant à l'Orient*.

Par référence au texte biblique (*I Rois, VII, 14-22*), l'entrée de la loge est flanquée de deux colonnes dénommées *Jakhin* et *Boaz** (ou *Booz*). Ces deux mots hébreux signifient à peu près « il établira » et « dans la force ». Les instructions maçonniques ont diversement glosé sur ces significations.

Les noms de ces colonnes servent aussi de mots de reconnaissance, ou « Mots* sacrés », pour les apprentis et les compagnons. L'ordre en est variable selon les Rites. Le contre-espionnage maçonnique aurait même dû un temps inverser les colonnes après une publication des rituels de base dans le *Post Boy* puis le *Flying Post*, deux journaux très populaires en Angleterre au début du XVIII^e siècle. La représentation matérielle des colonnes est plus ou moins sophistiquée : simples fûts sans décor particulier ou, au contraire, véritables œuvres d'art s'efforçant de reproduire tous les détails décrits par le texte biblique. Par extension, on dénomme encore « colonnes » les deux rangées des Sœurs et Frères assis de part et d'autre de la loge, au nord et au sud.

Le centre* de la loge est également occupé par trois chandeliers* dont la disposition est variable selon le Rite pratiqué. Leur allumage rituel permet « l'illumination » rituelle de la loge lors de l'ouverture des travaux. Dans les rituels les plus anciens, ces trois lumières représentent le Soleil*, la Lune* et le Maître de la Loge. Dans certains Rites, comme le REAA en France, ces chandeliers sont placés sur des colonnes ou piliers* qui reçoivent alors les noms de Sagesse, Force et Beauté, et le rituel d'ouverture en propose un commentaire. Colonnes, chandeliers et piliers sont des exemples de ces éléments tirés de la Bible dont le rituel maçonnique fait usage, pour développer symboliquement des considérations morales ou intellectuelles.

COMPAS

L'une des « Trois Grandes Lumières* » de la franc- maçonnerie dans la

tradition maçonnique anglo-saxonne. Le compas ne sert pas qu'à tracer les cercles*, il peut aussi évaluer une amplitude, une largeur. Il détermine, sur le plan intellectuel, toute l'étendue qui s'offre à l'esprit humain. Il réfère aux limites de la conscience humaine.

Le compas, envisagé dans sa dimension symbolique et pas seulement mathématique, géométrique ou technique, se retrouve aussi dans la tradition extrême-orientale et notamment chinoise. Le compas, lié à la forme circulaire ou à la sphère, y évoque le Ciel, tandis que l'équerre* renvoie à la Terre.

Dans plusieurs Rites maçonniques, le compas et l'équerre entrelacés figurent sur le Volume* de la Loi sacrée : ce sont les Trois Grandes Lumières évoquées plus haut. La signification de cet ensemble a une origine clairement religieuse qui place le Verbe divin (VLS) révélé entre le Ciel (Compas) et la Terre (Équerre).

La franc-maçonnerie, avec sa perspective propre, a aussi réinterprété ce système symbolique. Le compas devient alors la référence intellectuelle suprême, le principe spirituel qui doit guider chaque être humain, la loi qu'il doit s'efforcer de retrouver dans le monde.

Le compas est traditionnellement attribué au maître, celui qui, parvenu au troisième grade, a virtuellement – sinon réellement – atteint la plénitude de l'initiation maçonnique. Mais il ne s'agit naturellement que d'une image...

COMPOSITE → ORDRES D'ARCHITECTURE

COQ

Symbole ancien de la venue du soleil, dont le cri annonce la levée du jour, le coq

a gagné sa place dans le décor* du cabinet* de réflexion. Il y est un symbole de la vigilance à laquelle le candidat est appelé. Rien de très convainquant au demeurant : il est parfaitement inconnu en terre anglo-saxonne.

CORDE

Le candidat à l'initiation est conduit en loge*, dans plusieurs Rites, avec une corde autour du cou. Dans les pays anglo-saxons, on parle d'un « câble de halage ». Ce symbole de la servitude emblématise tout ce qui captive le « profane » et dont la maçonnerie doit le libérer : ses passions, ses préjugés, ses *a priori*, en un mot tout ce qui lui masque la « vraie lumière* ». Il en sera libéré à un certain moment de la cérémonie.

Dans un registre plus proche de celui des bizutages traditionnels, on rappelle aussi au candidat, notamment sans les rituels anglais, que s'il avait voulu fuir, la corde au nœud coulant se serait resserrée sur son cou pour l'en empêcher : c'est sur de tels excès de langage – auxquels nul maçon ne croit, bien entendu – que s'est en partie fondée la mythologie absurde mais toujours récurrente des « vengeance maçon- niques ».

Voir aussi Poignard.

CORDON → BAUDRIER

CORINTHIEN → ORDRES D'ARCHITECTURE

CORNE D'ABONDANCE

Représentation traditionnelle de la vertu* théologale de charité – ou d'amour –, la corne d'abondance est souvent présente dans l'iconographie classique. On la retrouve également sur les tableaux ou tapis* de loge anglais, placée sur l'échelle* qui monte vers le Ciel, au sommet des trois vertus dont elle est le couronnement. Dans les loges anglaises, c'est également le bijou* de l'Intendant de charité (*Charity Steward*), chargé du lien avec les organisations caritatives maçonniques, très actives et puissantes dans les pays anglo- saxons.

COULEURS SYMBOLIQUES

Les décors* des maçons accordent aux couleurs une grande importance. C'est ainsi que les grades des différents Rites sont parfois regroupés par « couleurs » : les grades bleus, les grades rouges, les grades verts, les grades blancs et les grades noirs.

Les instructions propres à ces grades consacrent souvent une partie de leur enseignement à la signification symbolique de couleurs : la pureté et l'innocence du blanc, l'ardeur et la générosité du rouge, l'espérance du vert, etc. D'un grade à l'autre, la composition des décors (tabliers*, cordons*, sautoirs*) varie et associe, selon des règles parfois indiscernables, des couleurs différentes. Il en est de même pour les décors des dignitaires (Grands Officiers, Grands Maîtres, etc.). L'amour immodéré, mais assez répandu, de ces décorations chamarrées conduit à ce que l'on nomme, dans l'argot de loges*, la « cordonnite ».

Il reste que l'enseignement par la symbolique des couleurs est un des aspects les plus visuels et les plus frappants de l'apparat et de la méthode maçonniques.

COUPE (D'AMERTUME)

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on a introduit en France, dans le rituel maçonnique, une séquence qui est restée jusqu'à nos jours et marque souvent la mémoire de l'initié. Avant de lui faire prêter son serment*, on lui fait boire un verre d'eau – il a alors les yeux bandés – puis, après lui avoir rappelé la nécessité morale de respecter ses engagements, on l'invite à terminer le verre dans lequel on a subrepticement ajouté une liqueur amère. Suit alors un développement sur l'amertume qui s'empare inévitablement du parjure. À l'inverse de l'eau du Léthé, qui était dans la mythologie classique un breuvage d'oubli, la coupe d'amertume invite à garder toujours vivante la mémoire de son serment.

CRÂNE

Emblème classique de la mortalité, le crâne connaît de nombreux emplois dans les rituels maçonniques. Il figure dans le cabinet* de réflexion, lieu de méditation avant l'initiation, invitant le candidat à se préparer à une mort symbolique. Il trouve aussi sa place au grade maçonnique de Rose-Croix, grade d'inspiration chrétienne, avant que le candidat ne soit introduit à la thématique de la résurrection spirituelle. Rappelons que le mont de la Passion, le Golgotha, signifie « lieu du crâne ». Enfin, dans un contexte proche, on le rencontre dans les rituels des grades maçonniques chevaleresques anglo-saxons, comme le *Knight Templar* (« Chevalier du Temple »), qui sont tous des *Christian Orders*, exigeant du candidat une profession préalable de foi chrétienne.

Voir aussi Squelette.

CRAYON

Très peu utilisé en maçonnerie, le crayon joue un rôle dans la symbolique du troisième grade, celui de maître, en Grande-Bretagne. C'est en effet l'un des trois outils du maître (avec le dévidoir* et le compas*) présentés au candidat après son élévation à ce grade. Il doit lui servir à tracer des plans sur le « bijou* immobile » de son grade, la planche* à tracer.

CROIX

Emblème universel parmi tous, la croix connaît de nombreuses formes (croix latine, croix grecque, croix de Malte, croix de Saint-André) qui se retrouvent dans de nombreux grades de la franc-maçonnerie. Elle y a parfois une signification anthropologique universelle, comme la croix qui se trouve sur le drap* mortuaire du troisième grade. Ailleurs, elle renvoie évidemment à un cadre clairement chrétien, comme dans les grades de Rose-Croix, de Maître Écossais de Saint-André ou dans les Ordres maçonniques chevaleresques : « Chevalier Bienfaisant de la Cité sainte » du RER ; *Knights Templar*, *Knights of Malta* (« Chevaliers du Temple », « Chevalier de Malte ») de la maçonnerie anglo-saxonne. On la trouve alors dans les décors*, les tapis* de loge* ou dans les signes de ces différents grades.

CRYPTE → VOÛTE

DÉCORS

Le mot « décor » est, en franc-maçonnerie, un faux ami. Il désigne, non pas l'agencement général, « l'ambiance » de la loge, mais précisément une des pièces

de vêtement, des accessoires vestimentaires symboliques dont se revêtent les maçons pendant leurs assemblées rituelles, ou tenues de loges*. Il s'agit aussi bien du tablier* que des baudriers* (ou cordons), des sautoirs* (ou colliers), sans oublier les bijoux*, voire l'épée* ou le chapeau*. Toute convocation maçonnique bien rédigée porte la mention finale : « N'oubliez pas vos décors ».

C'est l'aspect de la franc-maçonnerie parfois le plus difficilement compréhensible par les non-maçons que ces fanfreluches incitent à sourire. Pourtant, pas davantage que la robe de l'avocat, du magistrat, ou que l'uniforme du préfet, sans parler de la toge doctorale toujours en vigueur dans de nombreuses universités, ces décors ne sont le moins du monde ridicules. Ils recèlent simplement un code qu'il faut savoir décrypter et soulignent à nouveau, s'il en était besoin, la part majeure du symbole dans l'enseignement maçonnique.

DELTA LUMINEUX → TRIANGLE

DEUS MEUMQUE JUS (DIEU ET MON DROIT)

Devise du Suprême Conseil du REAA, attestée dès 1761, elle est empruntée à la Prusse du XVIII^e siècle qui la faisait figurer sur ses monnaies. Dans sa forme française (*Dieu et mon Droit*), elle est restée jusqu'à nos jours une devise de la monarchie anglaise. La légende fondatrice du REAA attribuait un rôle essentiel – mais purement mythique – à Frédéric de Prusse dans la création de ses grades. Associée à l'aigle*, elle exprime l'idéologie impériale qui imprègne parfois les instances dirigeantes de ce Rite très répandu de par le monde. Elle souligne aussi les références religieuses universelles de la franc-maçonnerie au

XVIII^e siècle. Plus récemment, au Grand Orient de France, l'évolution rationaliste et laïque d'une frange importante de l'opinion maçonnique a conduit à lui substituer la devise *Suum Cuique Jus* (*À chacun son droit*) !

DÉVIDOIR

Le dévidoir, ou virolet, ou cordeau à tracer, est un outil servant à faire des marquages rectilignes provisoires sur des chantiers de construction. Outil inconnu de la maçonnerie continentale européenne, dans la maçonnerie anglo-saxonne, c'est l'un des outils du maître (avec le compas* et le crayon*).

DIPLÔME

Tout grade maçonnique – en anglais, on dit *degree*, terme qui est aussi employé dans le vocabulaire universitaire et qui est souvent rendu en français par le fâcheux anglicisme « degré » – suppose un document qui atteste de sa réception. On parle ainsi de « diplôme maçonnique ». Document essentiel dans la vie des maçons, ayant donné lieu à toute une créativité décorative, fait de gravures symboliques, d'entrelacs et presque d'enluminures dans les cas les plus rares, ce diplôme porte tous les emblèmes du grade, les signatures de dignitaires, de la puissance qui l'a émis et stipule avec solennité l'identité du récipiendaire, la date et le lieu de sa réception.

DORIQUE → ORDRES D'ARCHITECTURE

DORMANT

En construction, le dormant désigne tout ouvrage qui n'est pas mobile, comme le bâti d'une porte ou d'une fenêtre. On ne le rencontre guère en maçonnerie que comme l'un des « ornements* » de la loge au troisième grade, celui de maître, dans le rituel britannique. Il fait l'objet d'un commentaire à ce grade.

DOUZE → NOMBRES

DRAP MORTUAIRE

Tout le rituel du grade de maître est fondé sur le symbolisme de la mort et de la renaissance, et la dramaturgie mise en œuvre lui donne volontiers un caractère assez impressionnant. On y fait usage des emblèmes de la mortalité et, pendant une phase de la cérémonie, le candidat est recouvert d'un drap mortuaire – avec souvent une grande croix* blanche. On ne peut évidemment s'empêcher de songer ici aux rituels d'ordination des prêtres dans certaines églises, ou de réception des moines ou des moniales dans certains ordres, où de tels rites sont également accomplis.

Voir aussi Crâne, Squelette.

EAU → ÉLÉMENTS

ÉCHARPE → BAUDRIER

ÉCHELLE

Le symbolisme de l'échelle possède une magnifique illustration biblique avec l'Échelle de Jacob. Lors d'un songe, Jacob « vit une échelle reposant sur la terre et dont l'autre extrémité atteignait le ciel ; et il aperçut les anges de Dieu qui la montaient et la descendaient ! Et il vit Dieu qui se trouvait en haut » (*Gen. 28, 11-19*). Cet épisode a inspiré un élément graphique central dans le tableau ou tapis* de loge du premier grade en Grande-Bretagne : on y voit une échelle qui conduit de la terre au Ciel et sur laquelle sont disposés les symboles des trois vertus* théologiques. La notion d'une gradation (souvent en sept ou neuf étapes) dans l'ascension vers l'Esprit est d'ailleurs l'un des classiques de la littérature théologique et mystique depuis le haut Moyen Âge.

Une autre échelle, de signification bien différente, se trouve au 30e grade du REAA (« Chevalier Kadosh »). On y trouve une échelle double de sept échelons sur lesquels on a inscrit, selon les rituels, les noms des arts libéraux ou de certaines vertus, sans plus aucun lien avec les séries traditionnelles, théologiques ou cardinales, et sans rapport avec le thème de l'ascension vers Dieu.

ÉGALITÉ → TRIPLE DEVISE

ÉLÉMENTS

La physique classique héritée d'Empédocle et de ses continuateurs de la Grèce

antique faisait de la matière une composition subtile de quatre « racines » ou éléments : la terre, le feu, l'eau et l'air. Il s'agissait moins, d'ailleurs, de leurs équivalents matériels que des qualités physiques dont ces formes matérielles témoignent : la fluidité de l'eau, la chaleur du feu, la sécheresse de la terre et la légèreté de l'air. Jusqu'à Lavoisier, à la fin du XVIII^e siècle, toute la chimie occidentale a reposé sur ce modèle.

Déjà, dans l'Antiquité, on avait envisagé toutes sortes de correspondances entre les éléments, les saisons, les âges de la vie, avec des applications notamment médicales dont l'œuvre d'Hippocrate ou de Galien témoigne avec éloquence.

L'alchimie* européenne a intégré cette vision dans son projet propre. Lorsque les spéculations alchimisantes ont pénétré dans la franc-maçonnerie, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les éléments ont été pris comme des symboles qui pouvaient emblématiser les différentes phases de l'initiation, de la purification de la personnalité, de la transformation de l'individu. Leur association aux voyages* de l'initié en est l'exemple le plus abouti.

ÉPÉE

Avant d'être un symbole maçonnique, l'épée fut un symbole social très fort : celui de la noblesse à qui le port de cette arme était strictement réservé. Dès le XVIII^e siècle, la question de la présence de l'épée en loge* a été résolue différemment en Angleterre et en France.

Outre-Manche, après bientôt deux siècles de guerres civiles et religieuses, l'épée était devenue le symbole terriblement vivant des luttes fratricides qui avaient ensanglanté le pays. Dans les *Constitutions* d'Anderson, publiées en 1723 et toujours considérées comme un texte fondateur par toute la franc-maçonnerie mondiale, la loge est présentée comme « le Centre de l'union ». On décida par conséquent que personne ne porterait d'épée en loge, en signe de paix et d'intention fraternelle. Il en est toujours ainsi en Angleterre de nos jours.

En France, où les distinctions sociales étaient encore très tranchées dans la

sphère publique, on a surtout insisté sur une forme « élevée » de l'égalité entre les Frères : tous ont été « réputés » gentilshommes en loge, et par conséquent tous les maçons, nobles ou non dans le civil, ont eu le droit d'y porter l'épée. C'est sur elle, placée sur l'Évangile, que, pendant tout le siècle des Lumières, les serments* maçonniques ont été prêtés en France.

Cette différence importante dans le traitement du « symbole » de l'épée montre bien à quel point les problématiques sociales influencent et guident la réception et l'évolution des emblèmes maçonniques.

À la fin du XVIII^e siècle et au cours du XIX^e siècle, des Ordres de chevalerie maçonnique se sont à leur tour développés en Angleterre et ont naturellement introduit, dans ce cadre spécifique, le port et l'usage de l'épée : *Knights Templar*, *Knights of Malta* (« Chevaliers du Temple », « Chevaliers de Malte »).

Voir aussi Baudrier.

ÉQUERRE

Le complément symbolique du compas*. L'équerre, dans sa signification intellectuelle, se relie à l'idée de rectitude morale, de droiture, et on doit rappeler que son nom en latin est *norma*, qui veut dire « règle ». Dans le groupe ternaire des Trois Grandes Lumières*, elle correspond à la Terre, à l'action dans le monde.

La place de l'équerre dans le symbolisme moral de franc-maçonnerie permet de souligner à quel point les considérations éthiques et comportementales sont importantes aux yeux des francs-maçons. « Se conduire d'équerre », « être d'équerre » sont des expressions maçonniques courantes qui traduisent l'idée que, depuis toujours, les francs-maçons se font de la voie qui est la leur. Ils ont toujours souhaité être exemplaires et, dès le XVIII^e siècle, des maçons illustres ont célébré la « vertu* » – au sens que lui donnait le frère de Montesquieu qui en faisait le « ressort » de la démocratie – comme un fondement de la

maçonnerie. On peut certes en sourire ou afficher un certain scepticisme au vu des mésaventures rapportées par les gazettes. Précisément, c'est en raison des affaires que les francs-maçons insistent sur la valeur morale de l'équerre. Dès 1744, on disait à un candidat nouvellement initié : « Prenez garde, monsieur, la maçonnerie est une chose plus sérieuse que vous ne pensez. » Cet avertissement est toujours d'actualité.

ESCALIER EN FORME DE VIS

Dans la Bible, il est indiqué que dans les parties latérales du Temple* de Salomon se trouvaient des chambres, sans doute destinées à stocker les réserves. Il y en avait sur trois* niveaux, avec par conséquent une Chambre* du Milieu au niveau intermédiaire (*1 Rois, 6, 8*). C'est sur ce thème que, dès 1730, la Chambre du Milieu est introduite pour désigner l'endroit symbolique où est reçu un nouveau compagnon – deuxième grade de la franc-maçonnerie. Pour atteindre cette chambre, il doit allégoriquement gravir les marches d'un escalier en forme de vis qui se monte par 3, 5 et 7. Dans certaines versions du grade de compagnon en France, mais surtout en Angleterre, cette séquence rituelle est soigneusement conservée.

ESPÉRANCE → VERTUS

ÉTENDARD → BANNIÈRE

ÉTOILE DE DAVID → HEXAGRAMME

ÉTOILE FLAMBOYANTE

L'étoile à cinq* branches est représentée sur de nombreux décors* maçonniques. Elle n'est évidemment pas propre à cette tradition : déjà tenue en honneur par les pythagoriciens, elle a connu un destin brillant dans les traités de magie de la Renaissance. Il ne faut pas non plus méconnaître l'usage qu'en ont fait les sorciers de toutes sortes et les charlatans de l'ésotérisme de pacotille. De tels parrainages sont, il faut le reconnaître, assez peu reluisants.

Dans la franc-maçonnerie, cette étoile a deux références : la première, empruntée aux sources anglo-saxonnes, est la *bright morning star* de l'Apocalypse, cette « brillante étoile du matin » qui signale aux Mages la naissance du Christ. Mais la seconde référence est celle du nombre* 5, car l'étoile des francs-maçons, en effet, est le plus souvent à cinq branches – le pentagramme ou pentalfa.

Dans la première tradition maçonnique, elle évoquait « la gloire de Dieu », car c'est une étoile dont irradient des flammes et un nimbe de lumière. Plus tard, on a surtout retenu son symbolisme numéral, et les variations sur le nombre 5 sont... innombrables ! On la prend surtout en considération au grade de compagnon auquel elle est prioritairement associée.

FAUX

Symbole très répandu de la « grande faucheuse », c'est-à-dire la mort, la faux est un attribut classique de cette dernière dans les innombrables représentations des danses macabres qui ont proliféré à la fin du Moyen Âge. On la retrouve

parfois, en France, dans le cabinet* de réflexion, avec d'autres emblèmes de la mortalité (comme le crâne*).

En Grande-Bretagne, elle a longtemps figuré sur les tableaux ou tapis* de loge*, avec la même valeur, mais les a peu à peu désertés au cours du XIXe siècle. L'Ordre maçonnique d'Athelstan, créé en Angleterre en 2005, l'a réintroduite dans son décor* et ses instructions, ces dernières étant inspirées de textes maçonniques anciens.

Voir aussi Squelette.

FEU → ÉLÉMENTS

FIL À PLOMB → PERPENDICULAIRE

FLAMBEAUX → CHANDELIERS

FLEURS

Univers longtemps exclusivement masculin, et qui l'est resté majoritairement, la maçonnerie a laissé peu de place aux fleurs dans son répertoire symbolique. Deux d'entre elles ont cependant fait surface : la rose et le lys.

La première se trouve naturellement au centre de l'emblématique du grade maçonnique de Rose-Croix, apparu vers 1760, et dont le nom même, emprunté au mouvement homonyme du début du XVIIe siècle, est tout un programme. Mais les lys sont également associés à la rose, dans la version anglo-

saxonne de ce grade, dit « Rose-Croix d'Heredom ». De même, ces deux fleurs sont présentes dans le décor* de certains Ordres de chevalerie maçonnique en Angleterre, comme la « Croix Rouge de Constantin ».

La source scripturaire de cette double évocation semble être un passage célebrissime du Cantique des cantiques dont la traduction classique est : « Je suis la rose de Sâron, le lys de cette vallée » (*Ct, 2, 1*), même si les traductions récentes excluent que les deux fleurs évoquées dans le texte biblique correspondent bien à la rose (symbole d'amour ardent) et au lys (symbole d'innocence et de pureté) connus en Europe.

De plus en plus souvent, lors de l'initiation d'un Frère, on offre aussi des fleurs pour sa compagne.

FOI → VERTUS

FORCE → PILIERS, VERTUS

FRATERNITÉ → TRIPLE DEVISE

GANTS

Également en usage dans un cadre opératif, pour se protéger les mains, les gants ont reçu en franc-maçonnerie une tout autre signification. Lors de son initiation, le nouvel apprenti en reçoit deux paires. L'une est pour lui-même et il devra s'en munir, au même titre que de son tablier* blanc, lors de toutes les

tenues solennelles : il sera ainsi en possession de tous les « décors* » du maçon. Les rituels insistent volontiers sur le fait que la blancheur de ces gants – généralement de coton mais parfois de peau – rappelle les sentiments qui doivent inspirer le franc-maçon et la droiture de sa conduite. Une autre paire lui est remise pour « la femme qu'il estime le plus ». Aucune directive plus précise ne lui est donnée quant à la destinataire de cette attention si particulière. Le frère Goethe (1749-1832), reçu apprenti peu auparavant, en remettant ces gants à une amie très chère lui avait fait observer que ce présent avait pour caractéristique unique de ne pouvoir être fait par un franc-maçon qu'une seule fois dans une vie...

En Grande-Bretagne ou aux États-Unis, le port des gants en loge* n'est pas systématique. Il ne s'y observe même presque jamais dans les « hauts grades », sauf dans les Ordres de chevalerie maçonnique : notamment chez les *Knights Templar* (« Chevaliers du Temple ») ou *Knights of Malta* (« Chevaliers de Malte »).

GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS

(GADLU)

Parmi les « symboles » de la franc-maçonnerie, sinon le plus important, du moins le plus controversé ! Dès le XVIII^e siècle, il apparaît sans ambiguïté que c'est le nom, le vocable symbolique par lequel les francs-maçons désignent Dieu. On lui rend hommage dans les rituels, et c'est devant lui et sur le livre de l'Évangile que sont prêtés les serments* maçonniques. On s'adresse à lui dans des discours maçonniques au style fleuri, alors tellement en vogue, comme on élève des prières vers le Seigneur. Dans la tradition maçonnique anglo-saxonne, il a d'ailleurs dès cette époque d'autres pseudonymes, tous aussi transparents : « Grand Géomètre de l'Univers », ou simplement le « Très Haut » – on ne saurait mieux dire.

Il ne faut pas oublier que la franc-maçonnerie s'est développée dans un monde judéo-chrétien, et spécialement en terre britannique où, après un siècle et demi de querelles religieuses souvent sanglantes, le rattachement confessionnel, désormais libre et sans entrave, faisait partie intégrante de l'identité sociale : le fameux communautarisme anglo-saxon y trouve sa source et aussi son explication – sinon sa justification. Cette vision du « GADLU » – pour reprendre l'acronyme en usage parmi les maçons – comme étant le Dieu de la Bible n'a pas sensiblement varié, de nos jours encore, en Grande-Bretagne ou aux États-Unis.

Une fois de plus, c'est en France, sans doute, que tout a changé. Au siècle des Lumières, entre Diderot, Rousseau et Voltaire, c'est sur une sorte de déisme prudent et « philosophique » que s'accordent tous les « beaux esprits » en un pays où pourtant la seule foi officiellement admise est la foi catholique et l'impiété notoire passible de mort – comme en témoignera encore le cas du Chevalier de La Barre, en 1766. Nombreux dans les loges dès le milieu du XVIII^e siècle, les partisans d'une religion sage et tolérante y importeront leur conception d'un Dieu horloger ou géomètre – et donc aussi architecte –, lointain et assimilable sans difficulté majeure à la raison universelle qui gouvernait le monde, celle que Newton et son disciple franc-maçon, Jean-Théophile Désaguliers, Grand Maître en Angleterre en 1719, avaient révélée quelques décennies auparavant.

Au XIX^e siècle, cette opinion l'emporte et le GADLU, devient de plus en plus, dans les loges françaises, l'héritier de cet « Être Suprême », évanescent et énigmatique, que la Révolution, sous l'égide de Robespierre, avait tenté sans succès de porter au pinacle. Plus rien de proprement confessionnel, encore moins de dogmatique : une sorte de religion naturelle, de spiritualisme diffus et vague. Au moment de la Révolution de 1848, il existera même un « socialiste spiritualiste » dont un Pierre Leroux (1797-1871) – lui-même maçon – sera un glorieux représentant, et pour lequel Jésus-Christ était la figure emblématique de ceux qui se lèvent pour défendre le peuple contre l'oppression.

C'est pourtant en 1877 que la question va prendre une tout autre ampleur, lorsque le Grand Orient de France décidera, lors de son convent*, de renoncer

non pas à l'usage du vocable lui-même de GADLU, mais à l'obligation de croire en Dieu et en l'immortalité de l'âme, obligation qui n'avait été introduite dans ses règlements qu'en 1849, en pleine IIe République par des maçons qualifiés de radis (rouges dehors et blancs dedans). Cependant, le processus ne s'est pas arrêté en si bon chemin : le GADLU a bel et bien été peu à peu congédié des loges et a disparu des en-têtes officiels puis de la plupart des rituels du Grand Orient. Depuis lors un débat essentiellement franco- français tourne autour de ce sujet.

Certaines obédiences*, comme la Grande Loge Nationale Française, en relation avec la franc-maçonnerie anglaise, ont officiellement maintenu la conception originelle qui fait du GADLU une référence obligatoire et l'assimile à Dieu. D'autres, comme la Grande Loge de France ou la Grande Loge Féminine de France, ont préservé le GADLU en spécifiant que toutes les interprétations philosophiques étaient recevables : Dieu, mais aussi la Loi, la Nature, le *logos*, la Raison, en un mot un principe quelconque qui serve de clé* de voûte à l'édifice intellectuel et moral de la franc-maçonnerie. Ailleurs, comme au Droit Humain, on peut garder cette formule dans les mêmes conditions et sous les mêmes réserves ou lui préférer le « Progrès de l'Humanité ».

Au Grand Orient, plus d'un siècle après la décision de 1877, on fait à peu près ce que l'on veut, et d'une loge* à l'autre les variantes sont innombrables comme le sont aussi les options relatives au Volume* de la Loi sacrée.

Au-delà de ces querelles, on peut penser que la plupart des francs-maçons français s'accorderaient sans difficulté sur la formule du GADLU. Si elle était clairement dégagée de toute connotation religieuse obligatoire : dans un pays formaté par la tradition catholique, c'est une tâche difficile. Nombre d'auteurs maçonniques, eux-mêmes agnostiques ou athées, en particulier Joannis Corneloup (1888-1978) – maçon éminent du Grand Orient – avaient en leur temps plaidé pour la réintroduction de ce « symbole ». Du reste, certains prétendent que c'est dans les obédiences ou dans les loges qui ont abandonné le GADLU qu'on en parle le plus...

GLAIVE → ÉPÉE

HACHE

Instrument de charpentier ou de forestier, bien plus que du maçon, la hache a pourtant trouvé sa place dans plusieurs grades maçonniques.

Son usage le plus spectaculaire se situe dans le grade de Maître Maçon de la Marque*, typiquement britannique. Lors de la cérémonie de réception à ce grade, un des Officiers de la loge* s'en sert pour menacer tout imposteur qui tenterait d'obtenir le salaire d'un ouvrier du métier sans la mériter, ce qui ne manquera de se produire. La hache fait également partie de l'*instrumenta* et des symboles de grade anglais de *Royal Ark Mariner* (« Marinier » ou « Nautonier de l'Arche* Royale »), au même titre que la scie et la tarière. Enfin, il faut mentionner le 22^e grade du REAA, « Chevalier de Royal Hache ou Prince du Liban », où la place de la hache se comprend aisément.

HEXAGRAMME

Double triangle entrelacé, ou Sceau de Salomon, ou Étoile de David, devenu tardivement l'emblème du peuple juif et de l'État d'Israël en particulier, l'hexagramme se prête à des spéculations multiples. Comme d'autres figures géométriques, tel le pentagramme*, on le trouve abondamment, dès le Moyen Âge, dans des grimoires, des formules magiques et sur des amulettes : la veine n'en est d'ailleurs pas tarie de nos jours.

C'est dans un tout autre esprit que le symbolisme maçonnique l'a adopté. Il est ici présent comme un emblème fort et très ancien de l'union des deux triangles, celui qui pointe vers le haut, vers Dieu, et celui qui tend vers le bas, vers

l'homme. C'est encore le thème de la « double nature » qui est ici envisagé, qu'il le soit ou non en mode spécifiquement chrétien.

Il reste que le grade maçonnique qui lui a sans doute donné la meilleure place dans son rituel et son symbolisme est le grade chrétien de Maître Écossais de Saint-André. L'hexagramme forme même l'essentiel du bijou* de ce grade et donne lieu, au cours de la cérémonie de réception, à un intéressant commentaire.

Mais le grade anglais de compagnon de l'Arc* Royal, considéré outre-Manche comme l'accomplissement de la maçonnerie symbolique, possède également un hexagramme parmi ses symboles.

HOUPE DENTELÉE

Symbole connu de tous les maçons, la houppe dentelée fait immanquablement partie du décor* de la loge* et se présente sous la forme d'une corde* parsemée de nœuds (dénommés « lacs d'amour ») en nombre variable (7, 9 ou 12, selon la fantaisie des loges) et se termine par deux « houppes », deux gros glands de passementerie généralement disposés de part et d'autre de la porte d'entrée. Elle est habituellement placée le long des murs ou près du plafond de la loge. Tout le monde aime ce symbole qui décrit de manière transparente l'union fraternelle des francs-maçons et célèbre le lien intime et, du moins l'espèrent-ils, indissoluble qu'ils ont « noué » entre eux.

Une seule question subsiste : que signifie cette expression, « houppe dentelée » ? En réalité, absolument rien...

En fait, il s'agit originellement d'une erreur de traduction. On connaît, dans la plus ancienne maçonnerie anglaise, une variété de pierre* dénommée *indented ashlar* (pierre « indentée »). On connaît aussi l'expression *indented assley* qui pourrait en être une forme déjà légèrement corrompue. De là, avec un peu d'oubli, on est passé à *indented tassel*. Le mot *tassel* peut signifier « panneau » – on est encore près de la construction – mais aussi « gland, houppe » ! Lors du

passage de la maçonnerie en France, vers 1720, il semble bien qu'on ait retenu cette dernière traduction en n'ayant plus aucune notion de la signification d'origine. Au passage, cela nous éclaire sur les étranges conditions dans lesquelles la franc-maçonnerie spéculative s'est transmise au début du XVIII^e siècle. Toujours est-il qu'on a ainsi inventé un nouveau symbole qu'il a ensuite fallu traduire graphiquement : « la houppe dentelée ». Un peu d'imagination a fait le reste...

Il n'empêche que cette incompréhension, cet oubli et cette traduction fautive ont donné naissance – en France seulement, car on ignore bien entendu cet oiseau rare en Grande-Bretagne – à l'un des symboles les plus attachants de la vie maçonnique...

HUILE D'ONCTION

C'est par onction d'huile que, dans toute la tradition vétérotestamentaire, sont consacrés les rois et les prêtres. On comprend sans peine que le rituel maçonnique, évoquant les cérémonies du Temple* de Salomon à Jérusalem, ait pu en faire usage. Ainsi notamment dans le II^e Ordre du Rite Français (« Grand Élu Écossais »), grade parfois dit « sacerdotal », où est évoquée la prêtrise de l'ancien Temple, le candidat est marqué en différents endroits du corps à l'aide d'une huile composée dans cette intention. Une cérémonie de même nature s'observe aussi, outre-Manche, au cours de la réception au grade maçonnique de « Grand et Haut Prêtre » (*Grand High Priest*).

INRI

L'univers chrétien ne peut ignorer la signification de ces quatre lettres : *Iesus Nazarenus Rex Judaeorum* (Jésus de Nazareth, Roi des Juifs), le cartel ou

titulus apposé, selon les Évangiles, sur la croix* du Christ au moment de sa Passion. C'est pour cette raison que le grade chrétien par excellence du XVIIIe siècle maçonnique, celui de Rose-Croix, considéré unanimement à cette époque comme le *nec plus ultra* de tout l'édifice de la franc-maçonnerie, a adopté comme « Mot sacré » les quatre lettres en question.

Vers la fin du XIXe siècle en France, l'évolution laïciste et rationaliste, voire positiviste et nettement anticléricale, d'une part importante de la maçonnerie, a suscité la réécriture parfois profonde des rituels, pour en gommer tout ce qui pouvait évoquer le « dogmatisme » et la « superstition », c'est-à-dire en clair le christianisme, identifié à une Église catholique alors très agressive contre la maçonnerie en général – y compris celle qui, en Angleterre, poursuivait sur une ligne déiste. On a donc proposé, en frisant parfois le grotesque, il faut bien l'admettre, de nouvelles « traductions » de l'acronyme INRI.

L'une des plus célèbres de ces formules de substitution est *Ignis Natura Renovatur Integra* : « Par le feu, la nature est entièrement régénérée. » Quand l'alchimie*, plus ou moins sérieusement étudiée, a pris la place des références religieuses, une telle interprétation a pu satisfaire certains esprits. D'autres, plus politiques, ont encore suggéré *Iustum Necare Reges Impios* : « Il est juste de tuer les rois impies. » On avait alors approché le fond du ridicule...

En Grande-Bretagne, le sens originel d'INRI n'a jamais varié, et dans ce pays, le grade maçonnique de Rose-Croix, 18e du REAA, fait d'ailleurs partie d'un *Christian Order* qui exige de tout candidat une profession publique de foi chrétienne.

IONIQUE → ORDRES D'ARCHITECTURE

JAKHIN

Une des deux colonnes* placées de part et d'autre de l'entrée du Temple* de Salomon à Jérusalem. *Jakhin* était située du côté du sud, et la signification de son nom hébreu est : « Il établira. » C'est en la combinant au nom de l'autre colonne, *Boaz**, que la maçonnerie anglaise, notamment, propose une interprétation globale du nom des deux colonnes : « Dans la force, Dieu établira ce temple pour y demeurer à jamais » : rien ne garantit qu'elle soit juste, mais elle a sa cohérence.

Dès le début du XVII^e siècle au moins, en Écosse, les maçons de métier réservaient l'emploi à ceux qui avaient été « régulièrement » reçus dans la loge* et à qui avait alors été confié un secret : le Mot* du Maçon (*Mason Word*). Il était formé par les deux mots *Boaz* et *Jakhin*.

JETON

Afin de garantir l'assiduité des membres et de calculer les cotisations au plus juste, en France, au XIX^e siècle, de nombreuses loges* ont adopté le principe du jeton de présence. Chacune faisait frapper des jetons reprenant son sceau et en donnait à chaque Frère qui avait assisté à une tenue – une réunion rituelle. Périodiquement, ces jetons de présence retournés au trésorier de la loge permettaient aux membres assidus de récupérer une partie de leur cotisation. Il existe aujourd'hui une variété considérable de jetons, pour les loges bleues* mais aussi pour les hauts grades, reprenant de multiples symboles. Elles font l'objet de collections parfois très belles.

Dans la maçonnerie britannique, au grade d'Homme de la Marque (*Mark Man*), on confie au candidat un jeton, ou marque (*token*), qui témoigne qu'il a été reconnu à un certain degré de qualification et que cela peut lui valoir le « salaire » correspondant, en montrant ce jeton, à charge pour lui de ne pas chercher à usurper une qualité qui ne serait pas la sienne.

Voir aussi Hache, Marque.

JUSTICE → VERTUS

LACS D'AMOUR → HOUPPE DENTELÉE

LÉGENDE D'HIRAM

La plus ancienne légende de la franc-maçonnerie. Introduite avec le grade de maître dont elle est la base, dans les années 1720, elle se réfère à un personnage biblique. Hiram, mentionné dans le Premier Livre des Rois et le Deuxième Livre des Chroniques, avait été chargé par le roi Salomon de couler les deux colonnes* d'airain qui ornaient l'entrée du Temple* de Jérusalem et d'assurer par ailleurs divers aménagements dans le même édifice. La Bible n'en dit pas davantage. **LÉGENDE D'HIRAM**

Dans la légende maçonnique on rapporte que ce maître des ouvriers et architecte du Temple fut abordé un jour par trois compagnons qui travaillaient sur son chantier. Ils lui demandèrent en le menaçant de leur donner le mot qui permettait aux maîtres d'obtenir, au moment où l'on distribuait la paye, un salaire auquel eux-mêmes n'avaient pas droit. Hiram ayant refusé, il fut tué par trois grands coups. Après quelques jours, on retrouva son corps caché loin du Temple sous une butte de terre signalée par une branche d'acacia*, et en le relevant pour le ramener au Temple sur l'ordre du roi Salomon, on décida de changer l'ancien mot de maître pour lui en substituer un nouveau.

Ce récit, plein de contradictions et d'invéraisemblances, même au regard du texte biblique et des usages du judaïsme au temps de Salomon, doit être pris comme un cadre allégorique. Lors de la cérémonie de réception au grade de maître, le candidat incarne Hiram et subit son sort. Outre le symbolisme général de la mort et la renaissance de l'initié – car le nouveau maître est appelé

à remplacer Hiram – le rituel glose sur les penchants coupables qui ont pu conduire les compagnons à accomplir leur forfait. Ils seront plus tard châtiés et Hiram sera vengé.

Certains soulignent la similitude approximative avec l'assassinat de Thomas Becket, archevêque de Canterbury par des chevaliers proches du roi Henri II qui dut ensuite faire pénitence.

À la différence des deux premiers grades qui commentent la structure générale du Temple et comportent des leçons morales, le grade de maître est le premier à mettre en scène une légende et à actualiser un drame. C'est une caractéristique que l'on retrouve dans nombre de hauts grades. En ce sens, le troisième grade symbolique est, à beaucoup d'égards, le premier des hauts grades.

LETTRE G

Souvent placée au centre* de l'étoile* flamboyante dont elle est désormais indissociable, cette lettre apparaît clairement dans les années 1720 pour désigner Dieu en anglais : *God*. Mais presque aussitôt, elle se charge d'une signification sinon supplémentaire, du moins complémentaire : « géométrie ». Il est clair que le Dieu des maçons, le Grand* Architecte de l'Univers, après avoir été celui de la Bible, est devenu une entité aux contours plus flous et finalement un principe moral ou intellectuel. C'est surtout dans sa fonction de *logos* organisateur, de « Grand Géomètre » que Dieu a été envisagé dans le symbolisme maçonnique. *God* ou *Geometry* apparaissent dès lors comme des expressions équivalentes ou mutuellement éclairantes. Lorsque le passage de la franc-maçonnerie en France fut accompli dans le courant des années 1730, la lettre G ne pouvait plus signifier, en langue française, que « Géométrie » et la référence directe à Dieu devint ainsi moins évidente.

Plus récemment, nombre de mots dont l'initiale est un G ont été intégrés pour cette raison dans les cérémonies maçonniques : Gnose, Génie, Gravitation, etc. Ces innovations ne sont pas toujours d'une grande richesse et, aux yeux de

nombre de francs-maçons, leur intérêt demeure à démontrer.

Dans la tradition maçonnique anglo-saxonne, cette lettre désigne aussi les *Ghibblim*, mot hébreu désignant une catégorie de maçons experts évoqués dans la Bible lors de la construction du Temple* de Jérusalem...

LEVIER

Outils de levage des pierres*, le levier a depuis longtemps conquis sa place dans l'outillage des maçons spéculatifs. Il est, surtout en France, associé au grade de compagnon, en particulier lors des voyages* accomplis par ce dernier lors de la cérémonie de réception à ce grade où il met symboliquement en œuvre la plupart des outils de la loge.

Dans le grade majeur de la maçonnerie britannique, celui de l'Arc* Royal, c'est avec un levier que le candidat fait sauter la pierre qui lui révèle l'existence d'une voûte* secrète, objet essentiel de l'importante cérémonie à laquelle il participe alors.

***LEWIS, LOWTON* → LOUVE, LOUVETEAU**

LIBERTÉ → TRIPLE DEVISE

LION

Symbole de force et de puissance, le lion est aussi le « roi » des animaux. Il

connaît au moins deux incarnations remarquables dans le monde maçonnique. Au 4^e grade du RER de « Maître Écossais de Saint-André », on montre au candidat le « symbole du grade » qui figure un « lion, sous un ciel orageux, abrité sous un rocher, jouant tranquillement avec des instruments de mathématiques ». Figure énigmatique que tente d'éclairer la devise du grade *Meliora praesumo* (*J'espère de meilleures choses*) et qui suscite toujours de nombreux commentaires chez les initiés à ce grade.

D'autre part, parmi les bannières* ou étendards des tribus d'Israël qui entourent l'espace central d'un Chapitre de l'Arc* Royal en Grande-Bretagne, celle de la tribu de Juda représente un lion. Cette image, qui trouve son origine dans le livre de Genèse, où Jacob donne ce surnom à son fils Juda, fondateur de la tribu qui portera son nom, est reprise dans l'Apocalypse pour s'appliquer au Christ : « le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux » (*Ap.*, 5, 5).

LOGE

Le lieu exclusif du travail maçonnique. C'est à la fois l'endroit où se réunissent les francs-maçons – on dit aussi le « temple* » – et la personne morale qu'ils forment ensemble : on parle de « la vie de la loge », laquelle porte du reste un « titre distinctif » – *L'Équerre**, *Fidélité*, *La Triple Union*, *Jean-Théophile Désaguliers*, *Le Banquet*, *L'Infini maçonnique*, etc. À ce dernier titre, précisément, la loge est aussi une entité administrative, la cellule de base des obédiences* qui ne sont elles-mêmes que des fédérations de loges. **LOGE**

On est franc-maçon parce que l'on a été initié dans une loge, et l'on n'est actif en franc-maçonnerie que si l'on est membre en bonne et due forme d'une loge : la franc-maçonnerie n'est pas une simple adhésion intellectuelle, mais avant tout une pratique.

C'est là que les frères et les sœurs réfléchissent, discutent, s'opposent, se retrouvent : ils disent, quant à eux, qu'ils y travaillent. C'est là que s'exposent

tous leurs symboles et s'accomplissent tous leurs rituels. C'est là enfin que naît par une secrète « alchimie* » ce que certains nomment « l'égrégoire » : comme un être collectif immatériel et affectif, fait d'un peu de tous ceux et de toutes celles qui sont dans la loge. Quoi que l'on puisse penser de cette idée empruntée aux occultistes du XIX^e siècle et récupérée par certaines branches de la psychologie des profondeurs, on ne peut méconnaître l'attachement sentimental souvent profond qui lie un franc-maçon à « sa » loge. C'est peut-être une des spécificités de l'appartenance maçonnique et ce qui la distingue du rattachement à une association ou à un club.

La meilleure illustration de ce sentiment est sans doute l'émouvant poème de Rudyard Kipling (1865-1936) intitulé *Ma loge mère*.

LOUVE, LOUVETEAU

Ces deux mots français traduisent deux mots anglais (*Lewis*, *Lowton*) qui désignent eux-mêmes des choses très différentes : un vrai symbole et une variété de franc-maçon...

Le *Lewis*, ou louve, est un outil constitué de deux branches métalliques amovibles reliées à deux chaînes* et à un anneau*. Elle est utilisée pour le levage des pierres. La louve est soulevée par une corde* et une poulie.

En tant que tel, le *Lewis* est un symbole maçonnique présent dans toutes les loges anglaises, devant la table (ou plateau) du Premier Surveillant. La pierre qui est maintenue soulevée par le *Lewis* est une pierre cubique* (attribuée aux compagnons).

Curieusement, on a pris très tôt, en Angleterre, l'habitude de désigner par *Lowton* le fils d'un maçon à qui la tradition reconnaît le privilège d'être prioritaire pour recevoir l'initiation maçonnique dans une loge. La traduction par « louveteau » ne doit pas induire en erreur quant aux relations supposées de la franc-maçonnerie et du scoutisme, car ce n'est aucunement la signification du mot anglais *Lowton* (mot à l'étymologie très énigmatique), mais il est

probable qu'en France, vers la fin du XIXe siècle où ce mot apparaît dans la pratique maçonnique française, on a effectué un rapprochement entre les enfants de maçons et ces jeunes garçons que sont les scouts ou les éclaireurs, possédant eux aussi leurs décors* et leurs rituels.

LUMIÈRE

Bien plus qu'un symbole : un mythe fondateur ! La lumière est ce qui, dans le vocabulaire maçonnique, dans ses rituels, dans ses instructions symboliques, désigne tout à la fois ce que le maçon recherche et ce qu'il a reçu en arrivant dans la loge, lorsque le bandeau* de son initiation lui a été ôté. La lumière renvoie à un symbolisme très riche et foisonnant, celui de l'esprit, de la contemplation, de la résolution des mystères fondamentaux de la condition humaine. Pour beaucoup de maçons dans le monde, c'est la lumière divine, tout simplement. En France, on ne peut s'empêcher de rapprocher ce mot de l'expression « siècle des Lumières », bien que d'une certaine manière, ces Lumières rationalistes et très peu mystiques aient été souvent très hostiles à toute référence religieuse, du moins en terre catholique. Elles n'en ont pas moins fortement imprégné la franc-maçonnerie continentale européenne dès la fin du XVIIIe siècle.

Certains symboles maçonniques portent le nom de « Lumières* », et sont des chandeliers* diversement placés dans la loge*, renvoyant à diverses notions qu'ils symbolisent. Les principaux Officiers de la loge, en France, sont également dénommés « Lumières de la loge ».

On a pu enfin qualifier les francs-maçons de « Fils de la Lumière », mais cette expression elle-même n'est pas courante dans les textes maçonniques.

LUMIÈRES (TROIS GRANDES)

Cette expression symbolique courante dans la franc- maçonnerie désigne habituellement un ensemble de trois objets : le Compas*, l'Équerre* et le Volume* de la Loi sacrée. À ce titre, dans beaucoup de Rites ou d'Obédiences, c'est sur elles qu'est prêté le serment* des maçons.

Toutefois cet ensemble n'est pas universel. Il appartient à l'une des deux grandes traditions fondatrices du rituel maçonnique : celle de la Grande Loge dite des Anciens, fondée en 1751-1753 en Angleterre. Dans la tradition de la Grande Loge des Modernes, la plus ancienne, créée en 1717, les Trois Grandes Lumières désignent en fait les Trois Grands Chandeliers* qui symbolisent alors le Soleil*, la Lune* et le Maître de la Loge. Dans le Rite des Modernes, le Compas, l'Équerre et le Volume de la Loi sacrée sont présents mais ne sont pas disposés en un ensemble groupé. Dans ce Rite, c'est l'épée* du Vénérable Maître qui repose sur la Bible.

Quand les Trois Grandes Lumières sont groupées sur l'autel (ou plateau) du Vénérable, les positions relatives du compas et de l'équerre varient selon le grade auquel travaille la loge : l'équerre est dessus au grade d'apprenti ; équerre et compas s'entrecroisent au grade de compagnon ; le compas surmonte le tout au grade de maître. Le symbolisme propre à chacun de ces deux outils permet de comprendre le sens de cette procédure.

LUMINAIRES → LUNE, SOLEIL

LUNE

Universel emblème de la féminité, de la nuit, de l'intuition, elle est l'un des « Luminaires » de la loge* – expression tirée du livre de la Genèse : « Dieu fit les deux grands Luminaires, le grand Luminaire pour dominer le jour et le petit Luminaire pour dominer la nuit [...] » (*Gen., 1, 16*). L'autre Luminaire de la

loge est naturellement le Soleil*.

Ces deux Luminaires sont symbolisés par des chandelles qui figurent, dans le Rite Français, ou Moderne, sur deux des Trois Grands Chandeliers* qui entourent le centre* de la loge.

Lune et Soleil sont souvent figurés dans l'iconographie chrétienne sur les représentations de la Passion. Pour rappeler qu'au moment où expira le Christ la nuit succéda au jour, mais aussi parce que la symbolique chrétienne classique rapporte la Lune, symbole passif, à la nature humaine, et le Soleil, symbole actif et souverain, à la nature divine du Christ. Les plus anciens textes maçonniques font manifestement écho à cette vision allégorique.

LYS → FLEURS

MAILLET

Outil de maçon opératif, le maillet est en loge un symbole de l'autorité. C'est du reste un instrument que l'on trouve aussi entre les mains d'un juge ou d'un commissaire-priseur !

Les trois principaux Officiers de la loge (le Vénérable et les Surveillants) sont les seuls à en posséder un. Pour dire « Vénérable Maître », on emploie parfois même l'expression « le Premier Maillet ». De façon plus énigmatique, préserver la confidentialité d'une information, se dit en argot maçonnique : « garder sous le maillet ».

Dans la Légende* d'Hiram, le maillet, entre les mains de l'un des trois mauvais compagnons, devient un des instruments de la mort du maître. Métaphore du fait que la puissance d'autorité peut être dévouée entre des mains inappropriées.

MANTEAU

Dans certains grades, le manteau peut être un des éléments du décor* d'un maçon. C'est notamment le cas dans les Ordres de chevalerie maçonnique, comme celui des Chevaliers Bienfaisants de la Cité sainte (RER) ou, dans les pays anglo-saxons, des *Knights Templar* (« Chevaliers du Temple ») et des *Knights of Malta* (« Chevaliers de Malte »).

Dans le grade suprême de l'Arc* Royal, sommet initiatique du système maçonnique anglo-saxon, les trois premiers Officiers du Chapitre, appelés les Trois Principaux, portent des « robes » aux couleurs* symboliques : le Prêtre Josué est en bleu, le Prophète Haggée en violet, et le Roi Salomon en rouge.

MARCHES

Au cours de cérémonies et de rituels*, notamment pour recevoir un candidat à un nouveau grade*, on demande à ce dernier d'accomplir des marches rythmées, comportant une séquence de pas exécutés dans un ordre et selon un protocole précis. Ces marches reçoivent notamment une interprétation symbolique en fonction du nombre* de pas qu'elles comportent.

Comme pour tout acte rituel, un examen superficiel et extérieur peut leur trouver un aspect quelque peu ridicule qui n'échappe pas, du reste, au candidat lui-même ni à ceux qui assistent à la cérémonie. Toutefois, aux yeux des francs-maçons, c'est précisément cette possible dérision qui distingue les profanes, ceux qui ne sont pas capables de voir avec « l'intelligence du cœur* », et les initiés qui vont se saisir d'un acte rituel parfois déroutant pour faire surgir, à la faveur d'un processus psychologique plus complexe qu'il n'y paraît, une signification profonde et nouvelle.

MARIANNE

Le buste de Marianne, qui orne en France toutes les salles de mariage ou de conseil municipal, est-elle aussi un symbole maçonnique ? En France, la réponse est en partie positive, mais avec des réserves.

À la fin du XIXe siècle, en raison de l'évolution politique et religieuse propre à la France de cette époque, la maçonnerie s'est majoritairement orientée, dans ce pays, vers l'action politique, avec l'objectif d'établir la République et de séparer les Églises et l'État. Une forme indéniable d'anticléricalisme a prévalu dans toutes les loges françaises, au moment où l'Église catholique adoptait elle-même une attitude violente et agressive à l'égard de toute la franc-maçonnerie en général.

Marianne, personnage emblématique issu de la mythologie populaire de 1789, est devenue la personnification de la République et, à partir de 1880 environ, elle a trouvé assez naturellement sa place dans nombre de loges*, parfois même à la place d'honneur, là où traditionnellement on disposait le Delta lumineux*, c'est-à-dire à l'Orient*. Il en est ainsi dans le principal Temple du Grand Orient de France (rue Cadet) où elle est installée au centre* de l'Orient. On a même produit un modèle spécifique de « Marianne maçonnique », décorée d'un cordon* portant l'équerre* et le compas*.

Toutefois, si les sentiments républicains de tous les francs-maçons français ne font aujourd'hui pas de doute, Marianne ne subsiste que dans certaines loges, principalement dans celles du Grand Orient de France. Elle est naturellement absolument inconnue du décor* maçonnique partout ailleurs dans le monde.

MARQUE

Une pratique quotidienne des maçons de métier du Moyen Âge était de « marquer » les pierres des édifices auxquels ils travaillaient, à l'aide d'un signe

gravé qui était propre à chacun d'eux. On distinguait notamment les marques de taille et les marques de pose. L'essentiel était d'identifier ainsi celui qui avait accompli le travail et de l'en rémunérer – ou de l'en blâmer.

Dans la maçonnerie spéculative, celle qui a accueilli dans les loges*, dès le XVII^e siècle en Grande-Bretagne, des personnes étrangères au métier de maçon, on a souvent continué à demander à un candidat nouvellement reçu de « prendre une marque ». Naturellement, dans ce cadre non professionnel, la marque est devenue un repère d'identité symbolique, donnant lieu à des spéculations innombrables.

Il existe dans la tradition maçonnique anglo-saxonne une maçonnerie très populaire, celle dite « de la Marque » (*Mark Man, Mark Master Mason* – « Homme de la Marque », « Maître Maçon de la Marque »). Dans le premier de ces deux grades, on est conduit, comme il y a des siècles, à adopter une marque symbolique dont on fera désormais précéder sa signature dans tous les registres maçonniques.

Voir aussi Arc, Clé d'arc.

MERCURE → ALCHIMIE

MÉTAUX

Tout maçon est invité, avant d'entrer en loge*, à laisser symboliquement « tous ses métaux à la porte du temple ». On entend par là tous ses préjugés, ses idées toutes faites, ses préventions, ses certitudes inébranlables : tout ce qui pourrait l'empêcher d'écouter librement et de prendre part sans réticence au travail maçonnique.

Pour bien imprimer dans son esprit cette obligation, le jour de son initiation on l'invite aussi à déposer dans une boîte tous les objets de valeur qu'il a sur lui –

argent, bijoux, montre, etc. On lui indique ainsi qu'il se présentera à ses frères « pauvre et sans un sou », néanmoins confiant dans leur soutien et invité à faire preuve de la même compassion à l'égard de ceux qui pourraient un jour se trouver dans le même état.

MEUBLES (DE LA LOGE)

Dans la tradition du Rite Moderne, issu de la première Grande Loge de 1717, les meubles de la loge sont le Compas*, l'Équerre* et le Volume* de la Loi sacrée que, dans le Rite des Anciens, on nomme les Trois Grandes Lumières*. Chez les Modernes, toutefois, ces trois objets ne sont pas groupés ensemble, mais disjointes : le Compas sur le bureau (ou plateau) du Vénérable Maître qui en appuiera une des pointes sur le cœur* du candidat lors de son serment*, l'Équerre sur le coussin ou agenouilloir* sur lequel ce dernier prend place, et le Volume de la Loi sacrée reste à la même place, qui est centrale.

Dans les deux cas, on le voit, malgré un agencement bien différent, les trois objets en question sont toujours les instruments du serment.

MIROIR

Dans la mesure où la franc-maçonnerie propose à ses adeptes un travail sur eux-mêmes, l'injonction delphique « Connais-toi toi-même » en constitue le prérequis. Dans les rituels et cérémonies maçonniques, le miroir est souvent utilisé pour rendre sensible cette démarche. En particulier lors de la cérémonie d'initiation au grade d'apprenti où le candidat nouvellement reçu dans certains rituels est invité à contempler le pire ennemi qu'il aura à vaincre : lui-même...

MORCEAU D'ARCHITECTURE

→ PLANCHE TRACÉE

MOTS

À différents grades, les rituels enseignent au candidat les « mots sacrés » ou « mots de passe » qui sont souvent empruntés à la Bible et s'apparentent en général à un hébreu plus ou moins altéré. Il s'agit par exemple du nom des colonnes* qui se situaient à l'entrée du Temple* de Jérusalem. Dans certains grades, il peut également s'agir du nom d'un personnage mythique que le candidat est conduit à incarner. Comme toujours, ces mots donnent lieu à des développements symboliques plus ou moins laborieux et convaincants. Ils ont surtout valeur de « balises » marquant l'identité d'un grade.

NEUF → NOMBRES

NIVEAU

Instrument permettant de vérifier l'horizontale. Il est classiquement attribué au Premier Surveillant d'une loge*, et c'est avant tout un symbole d'égalité.

Le niveau que l'on trouve souvent dans les gravures et les estampes de la période révolutionnaire signifiait justement l'exigence d'égalité entre les citoyens. On y a vu, à tort, une influence maçonnique, car cette signification symbolique du niveau avait un caractère assez général et préexistait à la franc-maçonnerie.

Il reste que la pratique de l'égalité en loge entre des hommes issus des trois ordres de la société (clergé, noblesse, tiers état) était, au milieu du XVIII^e siècle, un phénomène nouveau sinon révolutionnaire. Certes, cette égalité restait limitée au monde maçonnique, mais elle traduisait, dans ce cercle restreint et cependant très vivant, l'émergence d'une nouvelle sociabilité qui ne pouvait que remettre en cause, à plus ou moins long terme, les cadres de la société traditionnelle.

L'égalité demeure une valeur essentielle de la vie maçonnique, et l'apparente hiérarchie des Officiers de loge et des hauts grades ne doit pas induire en erreur : il s'agit en l'occurrence d'une gradation symbolique des responsabilités et des connaissances maçonniques, mais jamais un franc-maçon ne doit être conduit à aliéner sa liberté intellectuelle et morale à l'égard de qui que ce soit.

Voir aussi Triple devise.

NOMBRES

Les francs-maçons ont toujours accordé une attention particulière au symbolisme numéral : pour les batteries* – applaudissements rythmés ou coups frappés à l'aide d'un maillet par certains Officiers – qui scandent l'ouverture et la fermeture des travaux, les marches* rituelles qu'ils accomplissent dans certaines circonstances, l'âge* symbolique qu'ils accordent à différents grades*.

Quelques nombres sont privilégiés et en particulier la série des nombres impairs : 3, 5, 7, 9, etc. Les textes maçonniques fournissent divers commentaires sur les significations à retenir. Les variations sur le ternaire 1-2-3 sont un grand classique des instructions maçonniques. Pour le nombre 5, une référence obligatoire est celle des « cinq Ordres* d'architecture » hérités de la Renaissance.

Il faut reconnaître que, dans les planches* symboliques qu'ils proposent parfois à leur loge*, quelques francs-maçons se laissent aller à des rapprochements singuliers qu'autorise malheureusement une « numérologie » douteuse,

laquelle ne s'apparente que de trop près aux jeux divinatoires que publient les hebdomadaires de détente pour l'amusement de leurs lecteurs. Or il existe, dans la tradition de la Renaissance notamment, une arithmologie philosophique ou sacrée qui mérite un tout autre traitement et repose sur des références autrement plus complexes, et c'est bien à cette dernière source que la franc-maçonnerie a puisé ses repères symboliques.

OBLIGATION → SERMENT

ORDRES D'ARCHITECTURE

L'Antiquité classique avait légué, comme en témoigne *Les Dix Livres de l'architecture* de Vitruve (Ier siècle), un ensemble de trois Ordres d'architecture, décrivant les proportions et la décoration des colonnes* pouvant entrer dans la composition d'un édifice : l'ordre dorique, le plus ancien, l'ordre ionique, apparu ensuite, et l'ordre corinthien, le plus récent. À la Renaissance, reprenant le fil interrompu d'une tradition architecturale jugée corrompue par le Moyen Âge, on ajouta deux autres Ordres : le toscan, une variante du dorique, et le composite, dont le nom décrit bien la nature...

Désormais, tous les grands traités d'architecture, aux XVIIe et XVIIIe siècles, vont décrire les « Cinq Ordres d'architecture ». Dès le XVIe siècle certains architectes italiens avaient suggéré des correspondances symboliques : le dorique paraissant plus masculin, l'ionique plus féminin, et le corinthien évoquant la grâce d'une jeune fille !

C'est sur ces bases que la franc-maçonnerie spéculative a récupéré les Ordres d'architecture et les a intégrés, souvent au grade de compagnon – dédié au « travail » ! – dans ses instructions traditionnelles. Le nombre* cinq est aussi devenu, pour cette raison supplémentaire, le nombre emblématique du

compagnon, se retrouvant dans son âge*, sa marche*.

Les colonnes qui ornent l'entrée d'une loge*, évoquant celle du Temple* de Salomon à Jérusalem, sont théoriquement d'ordre corinthien. Les Trois Grands Piliers*, Sagesse, Force et Beauté, propres à certains Rites, sont respectivement d'ordre ionique, dorique et corinthien de nos jours. Avant le début du XIXe siècle, c'est l'ordre dorique qui était attribué à la Sagesse.

ORIENT

Désigne, bien sûr, la direction de l'est. Dans une loge*, c'est l'endroit le plus important de la loge, là où siègent le Vénérable Maître, sur une estrade de trois marches*, avec les dignitaires qui l'entourent. C'est là que, dans les circonstances solennelles, les francs-maçons re-çoivent distinctions et honneurs. Il faut noter que c'est une orientation purement symbolique, car, le plus souvent, les locaux maçonniques ne sont pas orientés vers l'est réel.

Le mot sert aussi à qualifier une ville, une localité quelconque, abritant une ou plusieurs loge(s) : c'est à l'Orient que brille la lumière maçonnique. On dit ainsi qu'une loge est établie à « l'Orient de Marseille ». Au XVIIIe siècle, l'Orient d'une loge pouvait être itinérant. Ainsi, des loges militaires, terrestres ou navales, travaillant par exemple à « l'Orient de Bourbon Infanterie » ou de « Royal Vaisseaux ».

Pour les obédiences, Orient signifier une organisation du bas vers le haut, où la loge désigne le Grand Maître de manière directe ou indirecte. Les Grandes Loges sont censées fonctionner différemment, sous l'autorité d'un Grand Commandeur issu des « hauts grades ». Les systèmes se sont rapprochés sans toutefois se ressembler.

ORNEMENTS (DE LA LOGE)

Ce terme apparemment banal désigne en franc- maçonnerie trois objets disposés sur le tapis* de loge*, à savoir : la pierre* brute, la pierre cubique et la planche* à tracer. Ces trois symboles sont respectivement attribués à chacun des trois grades de la maçonnerie symbolique : apprenti, compagnon et maître.

PAIN → AGAPES

PATENTE

Dans la France de l'Ancien Régime, toute position officielle, l'autorisation d'exercer une charge, un métier, donnaient lieu à l'émission d'un document relevant de l'autorité royale le plus souvent : une « lettre patente » – c'est-à-dire publique, par opposition aux « lettres de cachet » (c'est-à-dire cachetées, closes), qui demeuraient privées ou secrètes, uniquement réservées à leurs destinataires.

Les loges* anglaises et françaises, au XVIII^e siècle, reproduisant les usages de la société civile, ont souhaité relever d'une autorité dénommée Grande Loge – ou pendant longtemps du Grand Maître personnellement. D'où l'attribution de Patentes aux loges. Cet usage subsiste de nos jours.

Comme les diplômes* maçonniques, dont elles sont une variété, les patentes sont volontiers très ornementées et se recouvrent de symboles maçonniques divers.

Avant d'ouvrir les travaux d'une loge qu'il préside, le Vénérable Maître doit exhiber la patente de la loge pour marquer l'autorité légitime qu'il détient et le droit de se réunir que possède cette loge.

Il existe même une très curieuse pratique de « la recherche de patente perdue », de la plus ancienne patente, voire même de la fausse patente qui a pendant un temps particulièrement occupé le paysage maçonnique, français en particulier.

PAVÉ MOSAÏQUE

Le centre* de la loge* est marqué par une surface rectangulaire (dénommée aussi « carré* long ») dont le décor* est exclusivement constitué par l'alternance de cases blanches et noires, à la façon d'un damier. La taille et le nombre de ces cases sont variables. On nomme cet ensemble le « pavé mosaïque ». C'est sur cette surface que repose le « tableau de la loge », un rouleau de toile ou de carton sur lequel sont figurés divers symboles relatifs au grade de la loge et qui est rituellement déroulé lors de l'ouverture des travaux.

Le terme « mosaïque » possède ici une signification discutée : simple description – c'est en effet une « mosaïque » régulière de carrés blancs et noirs – ou allusion au Temple* de Jérusalem dont le sol, selon la Bible, était semblablement ornementé, et que l'on aurait rapporté à Moïse...

Il ne faut pas méconnaître une origine liée aux sources opératives de la maçonnerie. Dans la loge de chantier, au Moyen Âge, on traçait à même le sol un quadrillage servant de gabarit, pour les épures et les plans des travaux à réaliser.

Certains auteurs maçonniques modernes ont d'ailleurs vu dans le pavé mosaïque une allégorie de la méthode maçonnique : savoir distinguer la thèse de l'antithèse, accepter la confrontation des contraires et trouver le chemin idéal – et non matérialisé – qui surmonte et résout toutes ces oppositions.

Le pavé mosaïque occupe une telle importance dans l'esprit de certains maçons que la plupart d'entre eux insistent sur le fait qu'on ne doit jamais l'enjamber, ni le fouler, mais toujours le contourner pour se déplacer dans la loge. Il s'agit d'une conception française qu'ignorent entièrement les Anglo-Saxons. En Grande-Bretagne, au cours des cérémonies des trois grades de la maçonnerie symbolique, on conduit le candidat le long du pavé mosaïque pour réaliser ce que l'on nomme *squaring the lodge* – « marcher en ligne droite en marquant les angles » – mais, le reste du temps, on se déplace librement sur le sol de la loge, et les maçons anglais foulent donc sans complexe le pavé mosaïque.

PÉLICAN

Emblème classique de la charité ou de l'amour, au sens des vertus* théologiques, et en particulier de l'amour inconditionnel du Christ donnant sa vie pour sauver les hommes. On pensait, classiquement, que le pélican, qui nourrit ses petits par régurgitation de poissons accumulés dans son jabot, leur donnait en fait ses entrailles en pâture. D'où les innombrables représentations de l'iconographie chrétienne traditionnelle, montrant le pélican dont la poitrine est ensanglantée par les morsures de ses jeunes, véritable image du Christ crucifié.

Pour cette raison, le pélican est présent dans le décor* des Ordres de chevalerie chrétienne, comme l'Ordre des Chevaliers Bienfaisants de la Cité sainte (RER), mais aussi dans le grade chrétien de Rose-Croix.

PENTAGRAMME → ÉTOILE FLAMBOYANTE

PERIT UT VIVAT (IL MEURT AFIN DE VIVRE)

Une autre devise maçonnique qui est tout un symbole. Celle-ci est associée à un oiseau symbolique jouant un rôle majeur dans l'emblématique du RER : le Phénix*. Cet oiseau mythique avait la propriété de se régénérer en se consumant d'abord pour renaître de ses cendres. *Perit ut vivat* signifie : « Il meurt afin de vivre. » Métaphore du destin d'une maçonnerie qui veut toujours aller plus loin, et de tout initié qui doit symboliquement faire disparaître le « vieil

homme » pour naître à une condition morale et spirituelle nouvelle.

PERPENDICULAIRE

Encore appelé « fil à plomb », elle matérialise la verticale et, symboliquement, la pénétration de l'esprit. On attribue classiquement ce symbole à l'apprenti et au Deuxième Surveillant dont il relève.

Peut-être veut-on suggérer que le nouveau franc-maçon doit rentrer en lui-même, travailler sur lui-même et trouver en lui seul les moyens de son développement. La franc-maçonnerie est une forme collective d'initiation personnelle : avec les autres, grâce aux autres, mais en soi-même. Le franc-maçon ne reconnaît aucun gourou et l'apprenti ne se soumet à aucun dogme, ne promet obéissance à aucun maître, mais un franc-maçon qui n'a pas résolu de s'élever lui-même ne peut aller très loin.

PHÉNIX → *PERIT UT VIVAT*

PIERRES

Matière même du travail des Opératifs, la pierre joue un rôle symbolique important dans la formulation allégorique du travail des Spécultatifs.

La franc-maçonnerie a retenu un certain nombre de pierres qui balisent le parcours intellectuel et initiatique de ses membres : la Pierre brute et la Pierre cubique sont les deux principales, mais elles sont loin d'être les seules.

Classiquement la Pierre brute, issue de la carrière, informe et sans beauté, n'est propre à aucun usage. Il convient de la dégrossir afin d'en faire au moins un moellon susceptible de s'intégrer dans un édifice quelconque, fût-il sommaire. Le franc-maçon au début de son cheminement, l'apprenti, est assimilé à une telle pierre. On lui dit parfois que la Pierre brute est un « emblème vrai de lui-

même ». Son travail est alors de se libérer de ses aspérités, de ses préjugés, des obstacles que son éducation ou son caractère ont mis sur son chemin. Cette « taille » de soi-même est considérée comme l'essence même de l'accomplissement maçonnique.

La Pierre cubique – parfois sous la forme un peu plus complexe et assez fantaisiste de la « Pierre cubique à pointe » (probablement issue d'une autre erreur de traduction tant on voit mal comment construire quoi que ce soit avec) – est l'objet symbolique que l'on assigne au compagnon. Traduisant que l'on s'est définitivement engagé dans la voie qui doit conduire à l'amélioration de soi, cette pierre exprime le progrès de celui qui, « poli » et rendu plus régulier par le travail maçonnique qu'il a déjà effectué sur lui-même, est désormais plus apte à travailler de concert avec les autres francs-maçons, pour mettre en œuvre la méthode maçonnique de confrontation harmonieuse des oppositions.

Dans ce travail, on utilise deux outils devenus également symboliques : le maillet*, qui évoque la force de la conscience, la volonté de s'engager dans le travail, et le ciseau* qui exprime toutes les qualités personnelles que l'on met à la disposition de ce dessein. Les gloses sur ce sujet peuvent varier à l'infini, et leur subtilité laisse parfois sceptique.

Autour des virtualités symboliques attribuées aux pierres, certains francs-maçons n'ont pas hésité à considérer qu'une meilleure connaissance du travail opératif de la pierre pouvait aider à leur démarche proprement intellectuelle. Il n'est pas rare de voir certains d'entre eux prendre part à des « stages de taille de pierre » pour apprendre à manier effectivement le maillet et le ciseau : une variété de tourisme initiatique en quelque sorte, peut-être déconcertant, mais pas totalement absurde.

PAROLE PERDUE

Au grade de maître, la légende* d'Hiram exploite le thème très riche de la parole

perdue. Un mot secret permettait aux maîtres du Temple* de Jérusalem de recevoir le salaire que leur méritait leur rang. En tuant Hiram qui avait refusé de la leur donner, les mauvais compagnons qui se sont rendus auteurs de ce forfait ont fait perdre « la » parole des maîtres. En effet, de crainte que le maître Hiram n'ait finalement parlé, on décida, toujours selon la légende, de remplacer cette parole originelle par des « mots de substitution ».

Ce thème légendaire a permis de nombreux développements. D'abord en créant plusieurs hauts grades dont l'objet est précisément de retrouver la parole perdue, avec des succès divers. On peut aussi, dans une approche plus psychologisante, suggérer que tous les francs-maçons, quels que soient leur grade et leur rang, ont « perdu la parole ». Par le travail maçonnique sur soi-même et en concertation avec les autres, le franc-maçon s'efforce de faire naître à nouveau en lui une parole droite et équitable. Il aspire à s'approcher d'une vérité retrouvée : celle de l'espérance humaine de justice et de sérénité.

Plus récemment, on a suggéré que le silence des francs-maçons d'aujourd'hui sur certains des grands problèmes humains et sociétaux, qui les préoccupaient il y a quelques décennies à peine, traduirait peut-être leur « crépuscule » : d'où l'encouragement qui leur est adressé à « retrouver la parole ».

PILIER (TROIS GRANDS)

Dans tous les Rites maçonniques, on dit que la loge* est symboliquement soutenue par Trois Grands Piliers* (ou Colonnes*) : Sagesse, Force et Beauté. Dans certains Rites, mais pas dans tous, ces trois notions sont matérialisées par trois Ordres* d'architecture, respectivement ionique, dorique et corinthien, placés au centre* de la loge. Ailleurs, dans les Rites dérivant de la Grande Loge des Modernes de 1717, comme le Rite Français, ce sont des personnes qui figurent ces colonnes ou piliers : le Vénérable (Sagesse), le Premier Surveillant (Force) et le Deuxième Surveillant (Beauté). C'est le dispositif d'ailleurs le plus ancien dans la maçonnerie et il renvoie à une image tirée de l'Épître aux Galates,

qui présente Jean, Jacques et Pierre comme « les colonnes » de l'Église (*Gal.*, 2, 9).

La source de ce ternaire a été abondamment discutée, allant jusqu'à solliciter indûment la kabbale ! En fait, elle se trouve dans une spéculation très ancienne de la théologie chrétienne qui, dès le XI^e siècle, attribue aux trois Personnes de la Trinité, à savoir le Père, le Fils et l'Esprit saint, respectivement la Force, la Sagesse et la Grâce (ou la Bonté). C'est donc, dans une vision ancienne et traditionnelle du premier symbolisme maçonnique, un Dieu en trois Personnes qui « soutient » la loge. Dans une maçonnerie assez laïcisée en France depuis la fin du XIX^e siècle, ces considérations ont été remplacées par des commentaires de caractère moral.

PLANCHE

Terme symbolique qui désigne l'instrument essentiel de la méthode maçonnique, du moins dans les pays latins. On dit parfois que la maçonnerie repose beaucoup sur la tradition orale : il n'empêche que son travail quotidien réside dans la préparation de planches qui sont écrites – les francs-maçons disent qu'elles sont « gravées » ou « tracées ». Dans les hauts grades, on parle de « balustres ».

Un membre de la loge* reçoit un sujet d'étude, ou le propose. Il peut s'agir d'un sujet relatif au symbolisme maçonnique, un thème philosophique ou moral, ou même une question d'actualité, mais toujours envisagée avec un certain recul, une certaine distanciation. Le travail qui en résulte est présenté lors d'une tenue* solennelle. On l'écoute en silence sans jamais l'interrompre, puis le débat s'engage. Chacun peut poser une question, apporter un éclairage, sans qu'aucune discussion directe ni surtout aucune polémique ne s'engage avec l'orateur du jour. On ne doit prendre la parole qu'une fois et mesurer son intervention. L'auteur de la planche répond, s'explique, développe sa pensée. Au terme de ce débat, on formule des conclusions générales, mais aucune vérité

fermée et définitive ne s'impose aux membres de la loge : ils repartent avec les éléments d'un débat maîtrisé qui doit leur permettre de poursuivre leur propre construction.

La plupart des planches résultent de l'initiative spontanée de membres d'une loge ou s'inscrivent dans le cadre d'un thème de travail choisi par l'ensemble des frères et des sœurs pour une année, chacun étant invité à y contribuer. Il existe aussi, annuellement, des « questions à l'étude des loges » fixées généralement par le convent de chaque obédience et sur lesquelles toutes les loges sont invitées à travailler pendant un an. Les planches qui leur sont consacrées sont alors rassemblées au niveau régional puis national et font l'objet de rapports de synthèse qui sont généralement publiés. Cette pratique visant à synthétiser des synthèses sans jamais publier les meilleures planches n'a guère incité à l'excellence.

Cette pratique, propre à la franc-maçonnerie continentale et notamment française, où les loges se penchent sur des sujets philosophiques ou sociétaux, est absolument inconnue des loges britanniques ou américaines où l'essentiel des réunions maçonniques est consacré aux cérémonies de réception et dans l'instruction des candidats aux différents grades, à l'exclusion presque absolue de toute autre activité.

Contrairement à une légende assez répandue dans les loges, le terme « plancher » pour dire « faire un exposé » n'est sans doute pas d'origine maçonnique. Il provient de l'argot scolaire et est attesté dans le courant du XIXe siècle pour désigner le fait de « passer un examen à l'oral », et par conséquent de s'aider éventuellement d'indications tracées à la craie sur un tableau noir, qu'on appelait communément « planche » dès le début du XIXe siècle...

PLANCHE À TRACER

Cette formule traduit l'expression anglaise *Tracing Board*, qui elle-même

correspond en français à deux réalités bien différentes.

La Planche à tracer proprement dite est une image généralement figurée sur le tableau ou tapis* de loge*, et c'est l'un des trois ornements* de la loge d'apprenti. Elle est attribuée au maître pour y tracer symboliquement ses épures.

Mais *Tracing Board* désigne aussi en anglais ce que l'on nomme en français le « tableau ou tapis de loge », c'est-à-dire une composition symbolique propre à chaque grade et qui en rappelle les emblèmes essentiels (dont la « Planche à tracer » du maître).

Enfin, il ne faut pas confondre la « Planche à tracer » avec la « planche tracée » qui est un exposé présenté en loge ou une circulaire émanant de l'obédience et lue en loge.

Voir aussi Planche.

POIGNARD

Équivalent mineur de l'épée*, le poignard possède en maçonnerie un symbolisme bien différent. Globalement, si l'épée évoquait classiquement l'honneur, le poignard suggère la vengeance.

Lors de la réception d'un candidat au grade d'apprenti en Angleterre, lors de son entrée en loge*, alors qu'il a les yeux bandés, on présente contre son cœur* mis à nu la pointe d'un poignard. On lui apprendra plus tard que ce symbole renvoie au châtiment symbolique qui s'abat sur quiconque ne respecte pas son serment*, et, plus concrètement, au remords qui le gagnerait alors.

Dans le 1er Ordre du Rite Français (« Élu secret ») ou dans le grade d'« Élu des Neuf* », 9e du REAA, on venge symboliquement la mort injuste d'Hiram, et le poignard en est l'emblème. Ces grades « à poignard » ont fait polémique dès le XVIIIe siècle où l'on soulignait déjà ce qu'ils pouvaient avoir d'odieus pour un esprit non prévenu, et en quoi ils pouvaient sembler accrédi ter les thèses absurdes relatives aux « crimes maçonniques ». Bien sûr, personne en

maçonnerie, ne s'engage jamais à punir qui que ce soit à l'aide d'un poignard...
Voir aussi Baudrier, Légende d'Hiram.

POT DE MANNE

Le Pot de Manne était l'un des objets déposés dans l'Arche* d'Alliance qui reposait elle-même dans le Saint des Saints du Temple* de Salomon à Jérusalem. Il rappelait que Dieu avait quotidiennement dispensé cette nourriture aux Hébreux pendant l'Exode au Désert (*Ex. 16, 31-33*).

Ce symbole de bienveillance divine a longtemps figuré sur les tableaux ou tapis* de loge* en Grande- Bretagne, mais en a pratiquement disparu, sauf dans l'Ordre maçonnique d'Athelstan, créé en 2005, qui a redonné vie à des symboles maçonniques disparus.

La manne est en réalité un exsudat sucré provenant de plusieurs types de végétaux.

PRUDENCE → VERTUS

QUINZE

Parmi les nombres* en usage dans la franc-maçonnerie, le nombre quinze mérite une mention particulière. Il intervient en effet dans la première version de la légende* d'Hiram, dès 1730, et correspond au nombre des compagnons qui partent à la recherche du maître disparu – lequel, en fait, a déjà été assassiné. On le trouve également dans le grade d'« Illustre Élu des Quinze », dixième du REAA, qui brode sur le thème de la vengeance d'Hiram.

Le quinze est donc curieusement associé, en maçonnerie, à l'idée de mort et de veillée funèbre. On ne peut ici que le rapprocher du rituel chrétien de l'Office des Ténèbres, pendant la Semaine sainte, encore très populaire et très suivie au XVIII^e siècle. On y disposait un chandelier* triangulaire à quinze chandelles, dit Herse des Ténèbres, que l'on éteignait et rallumait au long des trois jours de la Passion et de la Résurrection du Christ. Les quinze lumières, dans la liturgie classique, figuraient les onze Apôtres (après la mort de Judas), les trois Marie (dont deux furent les premiers témoins du tombeau vide, la troisième étant la mère de Jésus) et le Christ lui-même.

Ce rituel religieux autour du Christ, très frappant et très connu, a dû naturellement inspirer le thème des quinze compagnons recherchant Hiram, injustement tué et promis à une renaissance symbolique dans le rituel d'élévation au grade de maître.

RÈGLE

La règle est un instrument de tracé. À ce titre, il trouve sa place dans l'*instrumenta* de la franc-maçonnerie. En particulier, il fait partie des outils de l'apprenti et, dans la tradition maçonnique anglaise classique, on la présente comme la règle à « 24 divisions » (qui renvoient aux heures du jour, dont nous employons « une partie pour travailler et se reposer, une autre pour prier Dieu et une dernière pour secourir un ami ou un Frère dans le besoin »).

Dans une tradition française et plus récente, on insiste sur l'homonymie avec la « règle de conduite », l'ensemble du code moral que doit respecter un franc-maçon.

Dans le cadre d'une division diplomatique de la maçonnerie internationale entre la « maçonnerie régulière » – ou reconnue comme telle par la Grande Loge Unie d'Angleterre, laquelle se présente comme la Loge-Mère de toute la maçonnerie dans le monde – et la « maçonnerie irrégulière » – laquelle refuse en gé- néral ce qualificatif dépréciateur –, la « Règle » est l'ensemble des

principes philosophiques et religieux que l'on doit observer pour être admis dans le concert mondial de la maçonnerie dite régulière.

ROBE → MANTEAU

ROSE → FLEURS

RUCHE → ABEILLE

SABLIER

Le sablier évoque le temps qui passe et s'écoule inexorablement. Dans l'iconographie classique notamment funéraire, il est souvent ailé (le temps « s'envole » et nous échappe). On le trouve aussi souvent dans les peintures de « vanités ».

On l'observe également dans de nombreux tableaux ou tapis* de loge* en Grande-Bretagne dès le XVIII^e siècle, pour attirer l'attention du maçon sur la nécessité d'employer judicieusement ses jours terrestres en respectant les « principes sacrés de la moralité ». Il a presque complètement disparu de nos jours, sauf dans l'Ordre maçonnique d'Athelstan, créé en 2005 en Angleterre pour rétablir des symboles maçonniques oubliés.

SAGESSE → VERTUS, PILIERS

SAUTOIR

Pièce de vêtement faisant partie des décors* des maçons. Généralement triangulaire, il est souvent associé à un bijou* caractéristique d'un grade ou d'une dignité maçonnique, qui se porte au bas du sautoir. La couleur* du sautoir est également symbolique.

Voir aussi Baudrier.

SCEAU DE SALOMON → HEXAGRAMME

SECRET

Il s'entend de diverses manières en franc-maçonnerie.

Il y a d'abord les secrets rituels, relatifs aux symboles, aux mots*, aux signes*. Ces enseignements, qui n'ont de valeur que pour ceux qui s'engagent dans la voie maçonnique où ils prennent sens, ont été révélés depuis plus de deux cent cinquante ans et peuvent être consultés dans toutes les bonnes librairies. Ce sont des outils mis en œuvre par l'ésotérisme maçonnique bien plus herméneutique qu'hermétique. **SECRET**

Il y aussi le secret d'appartenance qui est une protection de la liberté de chaque individu. La franc-maçonnerie n'interdit nullement qu'un de ses membres révèle son appartenance. La maçonnerie est une société discrète dans sa vie interne, mais non secrète, car elle assume publiquement son existence, y

compris sur le plan administratif et juridique : ses responsables sont tous connus, s'expriment souvent dans les médias, et il arrive même que les querelles qui opposent les francs-maçons entre eux soient vidées devant les tribunaux de la République. En revanche, il n'est pas permis de révéler contre son gré la qualité maçonnique d'un membre qui ne le désire pas. L'antimaçonnisme n'a pas disparu, et cette information peut parfois porter tort à un franc-maçon dans son milieu social, professionnel, voire familial. De même qu'on n'oblige quiconque à déclarer ses convictions politiques, sa foi religieuse, son orientation sexuelle, pourquoi l'exigerait-on de l'appartenance à la franc-maçonnerie ? Ce problème a été régulièrement posé – et le sera encore – en raison des soupçons suscités par les affaires. Or, chacun a droit à sa sphère d'intimité dès lors que les lois sont respectées mais à cette seule condition, cela va de soi. Pour nombre de francs-maçons, du reste, le cas des magistrats nécessite une rigueur toute particulière notamment par l'obligation de ne pas juger des parties connues pour leur appartenance à la franc-maçonnerie.

Mais le seul secret véritable, selon les francs-maçons eux-mêmes, est en fin de compte celui qu'ils portent au fond d'eux-mêmes : celui de la sincérité de leur démarche, celui de la lumière qu'elle a pu faire naître en eux.

SEL → ALCHEMIE

SEPT → NOMBRES

SERMENT

Le serment occupe une place importante et parfois méconnue dans les

cérémonies maçonniques. Le rituel de chaque grade comporte un serment qui en est le moment le plus solennel : il en est un symbole vivant. Si en l'occurrence on s'engage à ne pas révéler des secrets qui, pour la plupart, ont été mille fois publiés depuis le XVIII^e siècle, cela importe peu. La signification du serment est ailleurs. C'est un engagement symbolique mais fort à l'égard de soi-même et de ceux qui viennent de transmettre le grade que l'on reçoit : l'engagement de s'y consacrer, de l'approfondir, en un mot de travailler.

Au XVII^e siècle, en Écosse, dans un contexte opératif, les serments maçonniques renfermaient des clauses sanguinaires dites de « châtements » ou de « pénalités » (*penalties*). À ceux qui manqueraient à leur engagement de préserver des secrets professionnels, on promettait d'avoir la gorge tranchée, le cœur arraché, le ventre ouvert... Certaines de ces formules ont persisté dans les rituels contemporains quoiqu'elles n'aient évidemment plus, on s'en doute, qu'une valeur entièrement symbolique comme les textes en vigueur le soulignent du reste explicitement. Elles ont cependant suscité embarras et polémiques, notamment en Grande-Bretagne, car on les a parfois instrumentalisées au profit d'un antimaçonnisme* pervers et quelque peu délirant qui a voulu y voir la preuve des prétendus « crimes maçonniques ». Au point qu'en 1986 la Grande Loge unie d'Angleterre, à la demande expresse de son Grand Maître, le duc de Kent, a décidé de les abolir pour couper court à toute accusation. Plus sérieusement, dans une société et à une époque où les serments publics, jadis si fréquents, sont devenus si rares – hormis devant un tribunal, dans quelques professions ou dans certaines fonctions –, la franc-maçonnerie est un des lieux qui en ont maintenu la pratique, bien qu'ils paraissent sans objet à certains observateurs superficiels – et à certains maçons aussi, du reste. Le caractère désormais un peu exotique du serment maçonnique surprend parfois et déconcerte volontiers. Il n'en est sans doute que plus opérant.

Voir aussi Trois Grandes Lumières.

SIGNES

Tout le monde sait – ou croit savoir – que les francs- maçons ont des signes de reconnaissance : attitude, geste convenu ou surtout attouchement* donné de la main à la main, véritables symboles « joués ». Nombre d'articles de journaux révèlent périodiquement au public des « secrets » qui sont pourtant publiés depuis plus de deux cent cinquante ans. En réalité, ces signes ne sont utilisés que de façon exceptionnelle par les francs-maçons, notamment parce qu'ils sont peu sûrs et que celui qui les donne ne garantit nullement par là sa véritable appartenance. Il existe en fait des moyens bien plus efficaces – et plus prosaïques – de la vérifier : notamment des documents administratifs, des « passeports maçonniques » ou plus simplement l'assurance donnée par un franc-maçon déjà connu. Un ancien président de la République ne désignait-il pas les francs-maçons par le vocable de « frères la gratouille » ? Quand au signe de détresse, il est vivement conseillé d'éviter de le tenter dans le métro à une heure de pointe.

SOLEIL

Symbole évident et universel du pôle masculin, de la force de vie, de l'Être Suprême, le Soleil est l'un des Luminaires* qui trouvent leur source dans la Bible, avec la Lune* et les étoiles*. Dans l'iconographie traditionnelle de la Passion du Christ, il renvoie classiquement à la nature divine.

Dans les loges*, il correspond à l'une des trois Lumières* figurées par des chandeliers, sur trois chandeliers* ou piliers* placés au centre* de la loge. Il est habituel de le figurer à l'Orient*, du côté du sud, comme la Lune est placée au nord de la loge.

SOUFRE → ALCHEMIE

SQUELETTE

Représentation conventionnelle de la mort, c'est l'un des objets souvent placés ou seulement dessinés dans le cabinet* de réflexion où le candidat doit se préparer à la mort symbolique en quoi consistera son initiation.

Voir aussi Crâne.

TABLIER

L'un des emprunts les plus évidents à la tradition des bâtisseurs de cathédrales. Le tablier de peau blanche couvrait alors le buste et le bas du corps jusqu'aux genoux pour protéger le tailleur de pierre dans son travail. Les premiers maçons spéculatifs ont repris ce vêtement comme la marque symbolique de leur rattachement idéal aux opératifs.

Le tablier maçonnique a évolué au fil du temps. Devenu plus court, couvrant juste le bas-ventre, il s'est en outre rehaussé de symboles en rapport avec le grade de celui qui le porte. Simple comme un tablier d'opératif au grade d'apprenti, il peut comporter un ruban ou des rosettes de couleur* bleue au grade de compagnon et présente une grande richesse symbolique, associant divers emblèmes, au grade de maître (rameau d'acacia*, lettres M. et B. se rapportant à la légende* d'Hiram, image d'un petit temple*, etc.). La couleur des rubans peut aussi varier selon le Rite.

Les hauts grades ont naturellement adopté des tabliers qui leur sont propres et deviennent un moyen d'identifier immédiatement le rang hiérarchique de celui ou celle que l'on rencontre. Dès le XVIII^e siècle, tout un art s'est développé

autour des tabliers maçonniques confectionnés en peau mais plus souvent en satin ou en soie et exploitant toutes les ressources de la broderie et de la passementerie.

Après une période, notamment dans la première moitié du XXe siècle, où les maçons français ont un peu délaissé l'usage des « décors* » et en particulier du tablier, ces ornements symboliques sont revenus en force et s'imposent désormais partout dans les loges* lors des tenues rituelles. Certains frères et certaines sœurs n'hésitent pas à en faire réaliser des modèles spéciaux et luxueux, cédant peut-être à une sorte de coquetterie maçonnique.

Il est révélateur que la recherche éperdue des honneurs maçonniques, qui s'empare parfois de certains francs-maçons, ait reçu le nom moqueur mais bien significatif de « cordonnite »...

TAPIS (OU TABLEAU) DE LOGE

C'est le nom que l'on donne habituellement en France à ce que l'on nomme en Angleterre un *Tracing Board*. Ce terme peut aussi désigner ce que l'on désigne en français par « Planche à tracer* ». Le tapis de loge s'appelle aussi « tableau de loge ».

Il s'agit d'une composition graphique parfois complexe, évoquant un plan qui peut être celui du lieu où se place symboliquement la loge* (par exemple le Temple* de Salomon à Jérusalem), ou tout autre lieu lié à la légende particulière du grade. On y trouve tous les symboles et éventuellement les personnages mythiques qui interviennent dans le rituel de réception. C'est aussi un support d'instruction dont le commentaire éclaire la signification de la cérémonie vécue par le candidat.

En France, et en Angleterre pendant longtemps au XVIIIe siècle, le tapis ou tableau de loge se plaçait sur le sol (sur lequel il fut d'abord dessiné à la craie ou au charbon de bois, puis effacé à la fin des travaux) entre les Trois Grands Chandeliers* ou les Trois Grands Piliers*. Il en est toujours de même dans notre

pays. En Angleterre, depuis l'Union de 1813, le tableau de loge – qui ne peut plus guère se comparer à un tapis – se place habituellement debout contre le bureau (ou plateau) du Deuxième Surveillant, siégeant au sud de la loge, mais aussi sur les murs et parfois encore sur une sorte de table basse centrale sur le « véritable » tapis de la loge anglaise, qui est le Pavé* mosaïque.

Une sorte de superstition maçonnique veut en France, dans certaines Obédiences, qu'on ne puisse pas marcher sur le tapis de loge. Dans la plus ancienne tradition maçonnique, c'était tout le contraire : le candidat était reçu à un grade en marchant sur le tableau de ce grade que l'on identifiait symboliquement à la loge elle-même : entrer dans la loge, c'était en fouler le tableau.

TAU

Dans le grade suprême de l'Arc* Royal, en Grande-Bretagne, le symbole fondamental du grade est formé de l'association de trois lettres Tau (T) dessinant le monogramme de l'expression *Templum Hierosolyma* (Temple* de Jérusalem).

Le Tau lui-même est un symbole qui est reproduit trois fois, toujours en Angleterre, sur le tablier* du Maître Installé, un Vénérable qui a reçu des secrets* et des enseignements spécifiques à la fonction de Maître d'une loge lors d'une cérémonie dite « secrète » d'Installation – usage qui n'est connu que dans quelques Obédiences en France.

Il n'existe pas d'explication claire au choix du Tau pour spécifier un Maître Installé, et cet usage ne remonte pas au-delà du début du XIXe siècle. Certes, le Tau reproduit exactement la forme de la croix* du Christ (non la croix latine) et, d'autre part, c'était aussi le signe de l'élection divine, comme cela est décrit dans le livre du prophète *Ézéchiél* au chapitre 9, mais ces raisons paraissent ici peu déterminantes.

Le plus probable est que le symbole originaire est le monogramme décrit plus

haut : sa décomposition en trois donne trois « Tau ». Or, au début du XIXe siècle, en Angleterre, la qualité de Maître Installé était requise pour accéder à l'Arc* Royal : en assemblant les trois Tau du Maître Installé, on pouvait retrouver le monogramme de l'Arc Royal. Ainsi, la déconstruction d'un symbole peut parfois en donner un autre...

TEMPÉRANCE → VERTUS

TEMPLE (DE JÉRUSALEM)

Un des monuments phares de la légende et des mythes de la Maçonnerie. Reconnu comme le plus fabuleux édifice religieux du monde biblique – alors même que l'archéologie moderne s'interroge aujourd'hui sur sa réalité ! –, le Temple de Jérusalem, construit selon les plans remis à David par Dieu en personne, s'est placé au centre de la tradition d'Israël. Mis à sac par Nabuchodonosor en 586 puis reconstruit quelques décennies plus tard, il fut définitivement détruit en 70 de notre ère.

La plus ancienne légende maçonnique, la légende* d'Hiram, a pour cadre le Temple de Salomon. Les premiers hauts grades, poursuivant cette légende (la vengeance, les funérailles et le remplacement d'Hiram), ont également mis en scène le Temple de Jérusalem. Plus tard, on a inscrit dans d'autres grades sa destruction, puis sa reconstruction.

Métaphoriquement, le Temple de Jérusalem s'est identifié à la loge*, le lieu de réunion des francs-maçons – que l'on nomme couramment un « temple » – et a fini par désigner le projet maçonnique dans son ensemble : les francs-maçons travaillent à bâtir le « Temple idéal » – d'autres disent la « cathédrale idéale », mais c'est bien la même idée.

Dans les hauts grades, de nombreuses légendes se déroulent dans le Temple de

Salomon, ou dans une crypte, une voûte* souterraine où sont préservés des secrets en rapport avec l'Arche* d'Alliance.

TERRE → ÉLÉMENTS

TOSCAN → ORDRES D'ARCHITECTURE

TRIANGLE

Pour beaucoup, c'est « le » symbole de la franc-maçonnerie. La réalité est plus nuancée. Certes, ce triangle figure à l'Orient* de toute loge*, au-dessus du fauteuil du Vénérable Maître, à quelques exceptions près (→ Marianne). **TRIANGLE** Parfois, en son milieu, sont tracées les quatre lettres *iod-hé-vav-hé* qui rappellent le Tétragramme, le nom de Dieu en hébreu (*Yahvé*). L'origine de ce symbole est incontestablement judéo-chrétienne et, sous la même forme, il se trouve encore dans le chœur de nombre d'églises, au-dessus de l'autel. Dans certains cas, on y trouve trois *iod* qui rappellent évidemment La Trinité et dont la franc-maçonnerie a fait les fameux « trois points ».

En franc-maçonnerie, ce triangle se nomme le « Delta lumineux », et il est souvent orné de flammes qui semblent en sortir, ou de rais de lumière.

Originellement, il renvoie au Grand* Architecte de l'Univers, une des manières de nommer Dieu dans la tradition judéo-chrétienne bien avant que la franc-maçonnerie se soit organisée, mais la signification de ce symbole a subi la même évolution que celle du « vocable » de Grand Architecte de l'Univers. Il est devenu un ternaire bien plus que l'évocation de La Trinité. Il évoque pour les francs-maçons le principe d'ordre universel, la loi d'équilibre, la série thèse-

antithèse-synthèse qui gouverne toute la pensée maçonnique et imprègne sa méthode.

Le Delta lumineux, le triangle flamboyant, domine la loge, mais on ne le définit pas davantage qu'on le vénère ; il désigne une référence, une valeur constante, la raison d'être du travail maçonnique, le *logos*.

Dans les rituels et les usages maçonniques, tout se fait donc par des triangles : les signes*, les marches*, la disposition de la loge*.

En un sens plus technique, le mot « triangle » désigne aussi une loge en formation. Quand le nombre des membres fondateurs est encore insuffisant pour autoriser un fonctionnement normal et régulier, le groupe adopte des règles plus simples, y compris sur le plan rituel. Le triangle a évidemment pour vocation d'aboutir à la création d'une loge de plein exercice.

TRIPLE DEVISE

Typiquement française, la devise *Liberté, Égalité, Fraternité*, contrairement à une légende tenace et pieuse, n'est pas du tout d'origine maçonnique. Elle fut forgée peu à peu par addition successive des trois mots, avec des versions parfois plus martiales, comme : *Liberté, Égalité, Fraternité, ou la Mort* !

Elle ne devint enfin la devise officielle de la République qu'en 1848. C'est alors, et alors seulement, en 1849, à la faveur d'une réforme de ses statuts, que le Grand Orient de France l'introduisit dans ses textes – en même temps que l'obligation de croire en Dieu et l'immortalité de l'âme ! (→ GADLU) Le Suprême Conseil (REAA) devait le suivre dans cette voie.

Il reste que ces trois valeurs morales sont un programme de vie qui s'accorde assez bien, on ne peut que le reconnaître, à la sociabilité maçonnique depuis ses origines. Cela ne signifie pas pour autant, loin de là, que les loges aient été porteuses d'un projet révolutionnaire au XVIII^e siècle. Il n'en demeure pas moins qu'il s'y est forgé, comme en d'autres lieux de la société de l'époque, de nouveaux types de lien entre des personnes issues de milieux sociaux différents.

Depuis la fin du XIXe siècle, plusieurs Obédiences dont le Grand Orient de France, la Grande Loge de France, mais aussi le Droit Humain ou la Grande Loge Féminine de France, ont fait de cette devise une « acclamation* » maçonnique. Ce n'est pas le cas dans d'autres Obédiences plus « traditionnelles » qui en sont restées aux textes du XVIIIe siècle où la devise était absente et, naturellement, cette même devise est également inconnue dans les loges du monde anglo-saxon.

TROIS → NOMBRES

TRONC DE LA VEUVE

Les francs-maçons se sont toujours intéressés aux œuvres de bienfaisance. Dans les pays anglo-saxons c'est même leur apparence la plus évidente pour le public en général.

Dans chaque loge*, à l'issue de la tenue rituelle, on fait circuler un sac pour y déposer une obole. Il doit alimenter les œuvres de solidarité de la loge elle-même ou des Obédiences. On le nomme souvent Tronc de bienfaisance mais aussi Tronc de la Veuve, en référence à la légende* d'Hiram. Selon la Bible, Hiram était le fils d'une veuve de la tribu de Nephtali (*1 Rois, 6, 14*). De nos jours encore les maçons, frères d'Hiram, se considèrent symboliquement comme les Fils de la Veuve.

TRUELLE

Cet instrument du maçon sert à répandre le mortier pour assurer le lien entre

les pierres*. Très tôt, les francs-maçons y ont vu symboliquement l'essentiel de la franc-maçonnerie qui « répand le ciment de l'amour fraternel ». C'est un des insignes les plus anciens de la franc-maçonnerie.

Il est également employé dans certains hauts grades, en particulier dans le IIIe Ordre du Rite Français ou 15e du REAA (Chevalier d'Orient), en référence un passage de la Bible relatif à la reconstruction du Temple* de Salomon, détruit par Nabuchodonosor en 586 puis rebâti par les Juifs après l'exil à Babylone. Sur leur route, ils rencontrèrent des ennemis et durent combattre, la truelle d'une main et l'épée de l'autre (*Néhémie, 4, 12*). Ce que fera symboliquement le candidat, à leur exemple.

VITRIOL

Acronyme de la devise alchimique : *Visita Interiora Terrae Rectificando Invenies Occultum Lapidem* : « Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant tu trouveras la pierre* cachée ».

Cette devise surtout connue en France n'a été introduite que vers la fin du XVIIIe siècle, lorsque le vocabulaire de l'alchimie* a commencé à se propager dans les rituels maçonniques. Elle exprime le programme initiatique et, dans certains Rites, la première épreuve du candidat, avant celles de ses voyages* à la rencontre des éléments*, est l'épreuve dite « de la terre » qu'il passe dans le cabinet* de réflexion sur les murs duquel figure généralement le mot « VITRIOL ».

VERTUS

Tout le programme de l'éducation antique, dont on trouve les fondements chez Platon ou Aristote, repose sur les quatre vertus cardinales : Force, Justice,

Tempérance, Prudence.

Cet enseignement a structuré la pédagogie morale de l'Occident jusqu'au XVIII^e siècle. Les rituels maçonniques s'en font largement l'écho. Le caractère aujourd'hui déroutant de ces vertus tient au fait qu'elles ont disparu de notre culture contemporaine. Dans la maçonnerie britannique, elles sont longuement commentées dès le premier grade. On les retrouve ailleurs dans de nombreux hauts grades. Dans le RER, elles sont distribuées entre les quatre grades symboliques de ce Rite qui culmine avec celui de Maître Écossais de Saint-André auquel est attribuée la Force.

Une deuxième série de vertus classiques a joué un rôle majeur dans la culture chrétienne classique : ce sont les vertus théologiques de Foi, d'Espérance et de Charité (on dit aujourd'hui « Amour »). Elles sont énoncées par Paul dans sa superbe Épître aux Corinthiens : « Or maintenant trois choses demeurent : la foi, l'espérance et l'amour ; mais c'est l'amour qui est le plus grand » (*I Cor., 13, 13*). De nombreux grades maçonniques, là encore, et notamment ceux où s'expriment clairement des thématiques chrétiennes, ont fait une place symbolique de choix aux vertus théologiques.

VIN → AGAPES

VIROLET → DÉVIDOIR

VOILE(S)

Le voile, ou les voiles, dont il est question en maçonnerie sont essentiellement liés à la légende du grade suprême de l'Arc* Royal dans les pays britanniques.

Ces voiles de différentes couleurs* – selon Flavius Josèphe notamment – protégeaient l'accès à l'Arche* d'Alliance pendant l'Exode, puis au Saint des Saints quand fut édifié le Temple de Salomon* à Jérusalem.

Une cérémonie préalable à celle de l'Arc Royal, tombée en désuétude en Angleterre mais toujours vivante en Écosse et en Irlande, dite « Passage des Voiles », permet au candidat de franchir ces obstacles symboliques de couleur*, jusqu'à parvenir à l'ultime voile blanc, celui qui conduit immédiatement à l'Arche sainte. Le passage des différents voiles est illustré de légendes tirées de la Bible.

C'est le même voile qui se déchira lorsque le Christ rendit l'âme, à en croire le récit évangélique (*Mat., 27, 51*).

Dans certains hauts grades, pour signifier que le candidat n'a pas encore reçu toutes les « lumières* » de l'initiation, il est admis dans la cérémonie de réception en portant sur la tête un voile noir parfois plus ou moins transparent. Cela se pratique en particulier dans le grade suprême de l'Arc Royal en Angleterre, mais aussi dans certaines versions du 4^e grade de REAA (« Maître secret ») et au III^e Ordre du Rite Français (« Chevalier d'Orient ou de l'Épée »).

VOLUME DE LA LOI SACRÉE (VLS)

Une des « Trois Grandes Lumières » de la tradition maçonnique anglo-saxonne, le Volume de la Loi sacrée (VLS) a donné lieu à d'interminables débats où, parfois, la mauvaise foi le dispute à l'ignorance.

À l'époque médiévale – celle des maçons opératifs, c'est-à-dire des maçons de métier – tout serment, comme tout acte solennel de la vie à cette époque, se faisait sur la Bible – ou plus souvent l'Évangile. Le serment* maçonnique n'y a pas échappé et pendant tout le XVIII^e siècle, et encore au siècle suivant, ce fut une pratique unanime dans la franc-maçonnerie. Lors du développement de l'Empire britannique où la franc-maçonnerie a joué son rôle, la rencontre de

peuples non chrétiens dont les notables furent très tôt admis dans les loges – Africains, juifs, musulmans, voire bouddhistes ou hindous – a entraîné l'apparition de nouveaux livres saints : Coran, Baghavad Gîtâ, Canon pâli, etc. L'expression générique « Volume de la Loi sacrée » – ou parfois, en français, « Volume de la Sainte Loi » (VSL) – a facilité cette évolution.

Une difficulté nouvelle s'est présentée lorsqu'en France et dans quelques pays d'Europe continentale, à la fin du XIXe siècle, l'évolution vers la laïcité de la franc-maçonnerie a remis en cause les enjeux religieux et notamment la référence au Grand* Architecte de l'Univers. Il en fut de même du VLS. Les conséquences ont été diverses : suppression pure et simple de ce livre ou remplacement par les *Constitutions* d'Anderson – un texte de 1723 qui demeure une référence universelle pour toute la franc-maçonnerie à travers le monde – voire par un livre blanc où chacun, dans le fond de sa conscience, peut interpréter ce qu'il veut...

Dans tous les cas, le souci commun est de signifier que le serment maçonnique engage profondément le candidat sur des valeurs ou des principes qu'il respecte à un degré éminent.

VOÛTE

L'idée que des secrets essentiels ont été préservés, à une époque lointaine, dans un lieu souterrain, couvert, une voûte ou une crypte cachée, se retrouve dans de nombreux récits légendaires. Il s'agit là d'un thème extrêmement fort et structurant, au-delà de la franc-maçonnerie : dans la légende fondatrice de la Rose-Croix, au début du XVIIe siècle, c'est dans un tel lieu qu'est redécouvert le corps mystérieusement conservé du fondateur, Christian Rosencreutz. Ce thème a été ensuite mis en œuvre pour donner corps à plusieurs grades maçonniques importants. L'affirmation commune de ces grades (Grand Écossais de la Voûte Sacrée, Compagnon de l'Arc* Royal, grades « cryptiques ») est qu'après la mort d'Hiram, qui détenait en partie le Mot* de maître, mais

aussi après la destruction du Temple* de Jérusalem par Nabuchodonosor, la disparition de l'Arche* d'Alliance et l'oubli de la prononciation exacte du Nom de Dieu, selon la tradition biblique, tous ces secrets furent retrouvés dans une crypte voûtée, une chambre secrète que protégeaient un ou plusieurs arcs*. La combinaison du texte biblique et de légendes attestées dès le IV^e siècle de notre ère a fourni la très riche matière de ces grades qui occupent tous, dans l'édifice maçonnique, quel que soit le Rite concerné, une place centrale.

VOYAGES

La plupart des grades comportent des séquences rituelles de déambulation autour de la loge*, dans divers sens. **VOYAGES** Ce sont des « voyages ». Ils sont toujours éclairés par un commentaire qui les assimile à un cheminement en soi-même ou les réfère à la légende, souvent biblique, qui sert de toile de fond au grade.

Outre leur signification symbolique, les voyages ont aussi un effet physique de désorientation ou de fatigue – car ils sont parfois accomplis les yeux bandés. Cette mise à l'épreuve de ses propres capacités physiques est un des ressorts du rituel maçonnique, et c'est en cela, notamment, qu'il diffère d'une simple instruction ou d'un discours théorique.

On nomme aussi « voyages » les visites que les membres d'une loge effectuent dans d'autres loges, éventuellement d'autres Rites ou d'autres obédiences. L'idée qui prévaut ici est que la franc-maçonnerie est universelle et comporte des expressions multiples que tout franc-maçon a plus ou moins le devoir de connaître. Ces voyages ne sont donc pas de simples visites de courtoisie ou l'accomplissement d'une obligation administrative, mais ils ont la valeur d'un engagement et témoignent d'une volonté d'approfondir la connaissance que l'on a de la franc-maçonnerie.

Les francs-maçons du monde forain, assez nombreux, ont par ailleurs fondé une loge dont le titre distinctif est doublement évocateur de leur propre

condition de « pérégrins » et du projet maçonnique dans son ensemble : Les Gens du voyage.

Voir aussi Alchimie.

1. Voir notamment *L'Art religieux au XIII^e siècle. Étude sur les origines de l'iconographie du Moyen Âge et sur ses sources d'inspiration*, Paris, A. Leroux, 1898 (nombreuses rééditions).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION - D'où viennent les symboles maçonniques ?

ABEILLE

ACACIA

ACCOLADE → BAISER FRATERNEL

AD MAJOREM DEI GLORIAM (POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU)

AGAPES

ÂGE SYMBOLIQUE

AGENOUILLOIR

AGNEAU TRIOMPHANT

AIGLE

AIR → ÉLÉMENTS

ALCHIMIE

ALLIANCE → ANNEAU

ALPHABET MAÇONNIQUE

ANCRE

ANNEAU

ARC, ARCHE

ARC-EN-CIEL

ARCHE D'ALLIANCE

ARCHE DE NOÉ

ATTOUCHEMENTS

BABEL (TOUR DE)

BAGUE → ANNEAU

BAISER FRATERNEL

BALANCE

BALUSTRE → PLANCHE TRACÉE

BANDEAU (ÉPREUVE SOUS LE)

BANNIÈRE

BANQUET → AGAPES

BATTERIE

BAUDRIER

BEAUTÉ → PILIERS

BIBLE → VOLUME DE LA LOI SACRÉE

BIJOU

BIJOUX MOBILES ET IMMOBILES

BLÉ

BLEUES (LOGES)

BOAZ, BOOZ

BON PASTEUR (SIGNE DU)

BOUCLIER

CABINET DE RÉFLEXION

CÂBLE DE HALAGE → CORDE

CALENDRIER MAÇONNIQUE

CALICE (OU COUPE)

CANON

CARRÉ LONG

CENTRE

CERCLE

CHAÎNE D'UNION

CHAÎNES

CHAMBRE DU MILIEU

CHANDELIERS

CHAPEAU

CHARITÉ → VERTUS

CHARTRE → PATENTE

CHRISME

CINQ → NOMBRES

CISEAU

CLÉ

CLÉ D'ARC

CŒUR

COLLIER → SAUTOIR

COLONNE BRISÉE

COLONNES

COMPAS

COMPOSITE → ORDRES D'ARCHITECTURE

COQ

CORDE

CORDON → BAUDRIER

CORINTHIEN → ORDRES D'ARCHITECTURE

CORNE D'ABONDANCE

COULEURS SYMBOLIQUES

COUPE (D'AMERTUME)

CRÂNE

CRAYON

CROIX

CRYPTTE → VOÛTE

DÉCORS

DELTA LUMINEUX → TRIANGLE

DEUS MEUMQUE JUS (DIEU ET MON DROIT)

DÉVIDOIR

DIPLÔME

DORIQUE → ORDRES D'ARCHITECTURE

DORMANT

DOUZE → NOMBRES

DRAP MORTUAIRE

EAU → ÉLÉMENTS

ÉCHARPE → BAUDRIER

ÉCHELLE

ÉGALITÉ → TRIPLE DEVISE

ÉLÉMENTS

ÉPÉE

ÉQUERRE

ESCALIER EN FORME DE VIS

ESPÉRANCE → VERTUS

ÉTENDARD → BANNIÈRE

ÉTOILE DE DAVID → HEXAGRAMME

ÉTOILE FLAMBOYANTE

FAUX

FEU → ÉLÉMENTS

FIL À PLOMB → PERPENDICULAIRE

FLAMBEAUX → CHANDELIERS

FLEURS

FOI → VERTUS

FORCE → PILIERS, VERTUS

FRATERNITÉ → TRIPLE DEVISE

GANTS

GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS (GADLU)

GLAIVE → ÉPÉE

HACHE

HEXAGRAMME

HOUPE DENTELÉE

HUILE D'ONCTION

INRI

IONIQUE → ORDRES D'ARCHITECTURE

JAKHIN

JETON

JUSTICE → VERTUS

LACS D'AMOUR → HOUPPE DENTELÉE

LÉGENDE D'HIRAM

LETTRE G

LEVIER

LEWIS, LOWTON → LOUVE, LOUVETEAU

LIBERTÉ → TRIPLE DEVISE

LION

LOGE

LOUVE, LOUVETEAU

LUMIÈRE

LUMIÈRES (TROIS GRANDES)

LUMINAIRES → LUNE, SOLEIL

LUNE

LYS → FLEURS

MAILLET

MANTEAU

MARCHES

MARIANNE

MARQUE

MERCURE → ALCHEMIE

MÉTAUX

MEUBLES (DE LA LOGE)

MIROIR

MORCEAU D'ARCHITECTURE → PLANCHE TRACÉE

MOTS

NEUF → NOMBRES

NIVEAU

NOMBRES

OBLIGATION → SERMENT

ORDRES D'ARCHITECTURE

ORIENT

ORNEMENTS (DE LA LOGE)

PAIN → AGAPES

PATENTE

PAVÉ MOSAÏQUE

PÉLICAN

PENTAGRAMME → ÉTOILE FLAMBOYANTE

PERIT UT VIVAT (IL MEURT AFIN DE VIVRE)

PERPENDICULAIRE

PHÉNIX → PERIT UT VIVAT

PIERRES

PAROLE PERDUE

PILIER (TROIS GRANDS)

PLANCHE

PLANCHE À TRACER

POIGNARD

POT DE MANNE

PRUDENCE → VERTUS

QUINZE

RÈGLE

ROBE → MANTEAU

ROSE → FLEURS

RUCHE → ABEILLE

SABLIER

SAGESSE → VERTUS, PILIER

SAUTOIR

SCEAU DE SALOMON → HEXAGRAMME

SECRET

SEL → ALCHEMIE

SEPT → NOMBRES

SERMENT

SIGNES

SOLEIL

SOUFRE → ALCIMIE

SQUELETTE

TABLIER

TAPIS (OU TABLEAU) DE LOGE

TAU

TEMPÉRANCE → VERTUS

TEMPLE (DE JÉRUSALEM)

TERRE → ÉLÉMENTS

TOSCAN → ORDRES D'ARCHITECTURE

TRIANGLE

TRIPLE DEVISE

TROIS → NOMBRES

TRONC DE LA VEUVE

TRUELLE

VITRIOL

VERTUS

VIN → AGAPES

VIROLET → DÉVIDOIR

VOILE(S)

VOLUME DE LA LOI SACRÉE (VLS)

VOÛTE

VOYAGES



www.quesais-je.com

